

SUGER

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

Dans le cours de l'année 1091, un pauvre vassal vint à l'abbaye de Saint-Denis; il menait avec lui un petit garçon de dix ans, frêle, d'une complexion chétive, et peu préparé aux rudes travaux. Le serf vensit faire don de cet enfant, qui était le sien, au monastère dédié à l'apôtre des Gaules. Il enveloppa la main de son fils dans la nappe de l'autel, les religieux coupèrent une boucle de ses cheveux, on le revêtit d'une petite coule, et il fut dès ce moment oblat ou donné, consacré à la vie monastique. Cet enfant se nommait Suger; quelques historiens affirment qu'il était né à Saint-Omer (1); son heureux naturel, son goût pour l'étude lui concilièrent l'amitié des moines, et surtout de l'abbé de Saint-Denis, Adam, qui fit élever l'oblat avec le plus grand soin, n'oubliant rien pour cultiver cette belle intelligence, et pour préserver cette jeune âme de tout contact impur. A la même époque on élevait aussi dans l'abbaye, Louis, fils aîné du roi Philippe I^{er}; son père l'avait confié aux religieux pour être formé aux doubles devoirs d'un chrétien et d'un chef féodal; le fils du serf inconnu, et l'arrière petit-fils de Hugues Capet furent nourris ensemble dans l'égalité chrétienne, reçurent les mêmes enseignements, les mêmes impressions et nouèrent les liens d'une étroite amitié. L'éducation qu'ils reçurent devait être excellente, car elle produisit un grand roi et un grand ministre, tous deux également dévoués à la patrie et à la religion.

« Avec Louis le Gros, dit M. Guizot, une nouvelle ère » commence... il a fait faire à la royauté ses premiers » pas hors du régime féodal, lui a donné un autre prin- » cipe, une autre attitude, et c'est à cette œuvre, » dont le développement a décidé du sort de la France, » que, pendant une administration de vingt-cinq an- » nées, Suger a puissamment concouru. »

Pendant que le jeune roi guerroyait contre les insolents barons de l'Île-de-France, et abaissait ces têtes qui voulaient dominer la majesté royale, le jeune moine faisait ses vœux de profès et prenait part, peu à peu, aux grandes affaires de la monarchie. Les religieux, grâce à leur instruction et à leurs lumières, étaient, à cette époque, les conseillers ordinaires des rois. Suger secondait de toutes ses forces la politique de Louis contre les grands vassaux, ennemis domestiques qui faisaient leurs efforts, selon l'expression

d'un vieil historien, *pour arracher au roi les entrailles mêmes du royaume*. Il levait des troupes; il les commandait lui-même, lorsqu'il s'agissait d'assiéger ces forteresses de Puiset, de Montlhéry, de Châteaufort, où se réfugiaient les rebelles; mais bientôt une autre querelle, celle de Rome et de l'Empire, attira l'attention de l'habile religieux. Fidèle à l'instinct de la race franque, il se rangea du côté du pape Gélase et de Calixte II, son successeur; il provoqua le concile de Reims, où l'empereur Henri V fut excommunié, et il fraya la route de Rome au souverain pontife, qui y revint triomphant. Pendant le cours d'un voyage qu'il fit lui-même en Italie, Suger apprit que, par le choix des religieux, il était élu abbé de Saint-Denis. Il reçut cette nouvelle avec une émotion profonde, et, quand il revint dans son abbaye, il y fut accueilli par son ami, le roi de France et par tous les seigneurs de la cour. Le fils du serf reçut la mitre abbatiale, et tout en s'occupant avec zèle de sa nouvelle charge, il reprit ses négociations politiques et le fardeau du gouvernement, que Louis le Gros partageait avec lui.

Une ligue formidable menaçait en ce moment la monarchie. L'empereur Henri V, réuni au roi d'Angleterre, se préparait à attaquer la France, l'un, par la Champagne, l'autre, par la Normandie; le royaume semblait à deux doigts de sa perte, mais le sentiment patriotique se réveilla de toutes parts; les grands vassaux, jusqu'alors étrangers aux querelles des rois, accoururent; Suger réunit dix mille hommes qu'il amena à Louis le Gros, et, en peu de semaines, le roi se trouva à la tête de quatre cent mille combattants. L'empereur apprit, pour la première fois, les ressources dont disposait la France; effrayé, il se retira sans combattre. Pendant ce temps, Amaury de Montfort repoussait les Anglais sur l'autre frontière; ce double succès était accueilli par tout le royaume avec des transports de joie, qui attestaient l'énergie du sentiment national. Ce fut un grand événement pour l'avenir de la monarchie que l'union des grands vassaux, comte de Flandre, duc d'Aquitaine, duc de Bretagne, marchant à la suite du suzerain aux plaines de la Champagne. Pour que rien ne manquât au triomphe de Louis le Gros, l'empereur Henri V ne put survivre à l'humiliation de sa fuite; il mourut peu de mois après avoir repassé la frontière, confirmant, par la promptitude de sa fin, cette croyance populaire, que quiconque contraignait un roi de France à déplacer les reliques de Saint-Denis doit mourir dans l'année.

Durant cette crise, Suger n'avait pas quitté le roi; il avait mis au service de la patrie menacée les im-

(1) Notamment Félibien, dom Liron, les auteurs de *la Gaule chrétienne*, ceux de *l'Histoire littéraire*, et M. l'abbé Migne. (Voyez page 1151, *Patrologia*, 1854.)

menses ressources de son abbaye, qui pouvait, disait-on, nourrir cent mille hommes. Il était l'âme de tous les conseils, la cheville ouvrière de toutes les négociations, et, au milieu de cette vie agitée, brillante, il sut cependant rentrer en lui-même et céder aux austères conseils de saint Bernard, en renonçant au luxe, à la pompe féodale dont il était environné, en sa double qualité d'abbé de Saint-Denis et de ministre du roi de France. Ce luxe était l'unique faute qu'on pût lui reprocher; il l'abiqua courageusement; il se soumit, comme le plus humble des moines, aux prescriptions de la règle, et jusqu'à son dernier jour, il vécut, humble parmi les grandeurs, pauvre au milieu des richesses, solitaire au milieu du monde; homme de prière et homme d'action tout à la fois, habitant une modeste cellule, au moment même où il était régent d'un royaume. Cette réforme doubla l'autorité de son caractère; elle contribua sans doute à la vénération et à la confiance qu'il inspira à ses contemporains.

Louis le Gros, quoique jeune encore, succombait sous le poids des travaux; Suger, qui prévoyait avec douleur la mort de son ami, l'engagea, dans l'intérêt du royaume, à faire couronner son fils aîné, et à le marier à l'héritière d'Aquitaine, Eléonore. Ce conseil fut suivi; le jeune Louis VII reçut l'onction sacrée, à Reims, des mains du souverain pontife Innocent II, et alla en Aquitaine chercher son épouse. Pendant son absence, Louis le Gros mourut (1^{er} août 1137), laissant la mémoire d'un prince qui avait accompli de grandes choses sur un étroit théâtre, et qui avait travaillé en vue de l'avenir. Son fils n'était âgé que de dix-sept ans. Violent et faible, aussi plein d'ardeur que dépourvu de prévoyance, Louis VII devait commettre des fautes nombreuses; la nouvelle mission de Suger fut moins de les prévenir que de les réparer.

On connaît les misères de ce règne: les premières cruautés de ce jeune prince, les exécutions d'Orléans, le massacre de Vitry, la querelle avec le saint siège, la rupture avec la Champagne; longue série où les crimes disputaient le pas aux fautes, et qui montre ce qu'est la faiblesse alors qu'elle est toute puissante. Suger, pendant ce temps, fut éloigné des conseils royaux, mais lorsque l'heure du repentir sonna, lorsque le sang des trois mille bourgeois de Vitry, égorgés sans avoir pu se défendre, cria vengeance, et réveilla d'affreux remords dans l'âme du jeune roi, lorsque celui-ci se disposa à partir pour la croisade, le souvenir de Suger lui apparut comme un ange de salut.

Le sage conseiller le supplia de ne pas quitter le royaume, mais ce fut en vain; il dut, sur l'ordre du souverain pontife, accepter les pouvoirs royaux, que Louis VII lui donna dans toute leur plénitude. Avec

un inexprimable serrement de cœur l'abbé de Saint-Denis remit au royal pèlerin le bourdon et la pastorelle; il lui prodigua ses dernières bénédictions, et le vit s'éloigner, l'âme pleine d'angoisse et de tristesse. Non que Suger désapprouvât la guerre de la croix; elle fut, au contraire, une des plus chères préoccupations de sa vie, mais il craignait pour la tranquillité de la France et l'hérédité de la monarchie, en voyant partir un roi qui n'avait pas encore de fils. Le mauvais succès de cette croisade justifia les sombres pressentiments de Suger, mais l'héroïsme de Louis VII montra en lui un digne rejeton de Louis le Gros.

Pendant qu'il combattait les infidèles, Suger gouvernait le royaume, le maintenant dans une paix profonde, et pourvoyait aux frais énormes de la guerre d'outre-mer. C'était du fond de sa cellule que cet humble moine, fils d'un serf, gouvernait avec bénédiction le domaine de Hugues Capet. Les malheurs du roi, la mort de cent mille croisés, les désordres de la reine Eléonore navraient son âme de douleur, mais n'enlevaient rien à l'activité de sa pensée et à l'admirable vigilance de son administration; toutefois, les forces du noble vieillard s'épuisaient dans ce conflit d'inquiétudes et de travaux. Il craignait de ne pouvoir vivre jusqu'au retour du roi; il le pressait, lui rappelant son grand âge et sa santé usée par les soucis et les labeurs. Enfin, Louis revint, Suger lui remit le royaume calme, paisible, enrichi même; il employa ses dernières forces à le supplier de ne pas répudier Eléonore d'Aquitaine; il semblait deviner quels maux ce divorce préparait à la France; il n'y put réussir, et se déchargeant du fardeau des affaires politiques, il ne s'occupa plus qu'à rassembler une nouvelle armée qui devait aller continuer la guerre sainte. Il voulait organiser la croisade sur d'autres bases, il voulait y consacrer les richesses de son abbaye, et étendre dans l'Orient le règne de la croix; il appelait, autour de son lit de paille, les chefs de l'expédition qu'il méditait, mais la mort l'arrêta. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, le 13 janvier 1152; ses talents et sa vertu avaient secondé Louis le Gros dans l'administration de la justice, sauvé la France sous Louis VII, préparé de loin le règne de saint Louis, où le pouvoir féodal abaissé laissa place à la justice pour tous, rendue par le roi et au nom du roi.

C'est à l'abbé Suger que l'on doit la basilique de Saint-Denis. Ce magnifique édifice et ses *Mémoires sur la vie de Louis le Gros*, sont ce qui reste à la postérité de celui qui fut nommé le *Père de la patrie* et le *Salomon de son siècle*. L'inscription gravée autrefois sur son tombeau fut: ci-gît Suger, simples mots qui suffiraient à sa gloire.

M. B.



BIBLIOGRAPHIE

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Par S. E. le cardinal WISEMAN (1).



Saint Grégoire de Nazianze, pendant les courts intervalles que lui laissaient les labeurs de l'épiscopat, écrivait, dans la langue d'Homère, des poésies charmantes; Fénelon, pour se distraire de ses grands travaux, faisait des fables et des contes qui servaient à l'amusement du Dauphin; voici qu'un illustre archevêque de nos jours, qu'occupent les soins d'une vaste église, les soucis d'une controverse animée contre de puissants adversaires, l'enfement difficile des œuvres catholiques dans un pays où elles ont été si longtemps abandonnées, voici, disons-nous, que l'illustre archevêque de Westminster se délasse de ses études profondes et de ses fatigants travaux, en publiant des écrits familiers, destinés à édifier et à réjouir les âmes simples et fidèles. On sait le succès immense qui a répondu à la publication de *Fabiola* (2), ce beau roman chrétien, où tant d'âme s'allie à tant de science; aujourd'hui, une petite nouvelle, sortie de cette plume célèbre, nous semble destinée à faire à son tour un grand bien, en cachant sous la forme la plus gracieuse un profond enseignement. C'est un rien que cette nouvelle; elle renferme cent pages à peine, quatre chapitres, qui racontent l'histoire d'une jeune enfant, dont la vie semble liée, par un nœud mystérieux, à la lampe d'un petit sanctuaire des Pyrénées.

Les parents de Marie l'ont apportée, malade, au pied de l'autel qu'éclaire cette lampe; elle s'est relevée guérie, et depuis, vouée au blanc par la reconnaissance de sa mère, on la voit toujours prier à la lumière de la lampe, dont les purs rayons illuminent cette humble église, et vont jeter leur lueur sur le chemin escarpé, où elle sert de phare aux voyageurs. Les premières années de Marie s'écoulaient paisibles, mais à mesure que s'approchait l'époque où elle devait dépouiller ses vêtements blancs, son esprit s'attristait, et le foyer domestique, lui aussi, devenait plus sombre. Le père de Marie, livré à de méchants compagnons, abandonnait la voie du travail et de la probité : cédant à une influence funeste, il consentit, faiblesse criminelle, à voler les précieux ornements de la chapelle où sa fille avait recouvré la santé. Cette œuvre sacrilège était sur le point de s'accomplir;

déjà la lampe était entre les mains des brigands, sa lueur si douce et si pure venait de s'éteindre, lorsqu'un cri terrible retentit : la vie de Marie s'était brisée en même temps que la flamme sacrée s'éteignait... et la mort de sa fille ramène le malheureux père au repentir. Un accident naturel explique cette funeste coïncidence.

Voilà tout le récit, c'est bien peu de chose, mais il est difficile de décrire la suavité et le charme répandus sur ces courtes pages. Un tableau des vieux maîtres chrétiens n'a pas plus de pureté, de candeur et de foi : cette nouvelle est destinée par l'auteur surtout aux enfants et aux pauvres, mais les savants de la terre y puiseraient de sérieux enseignements, car la science théologique et le symbolisme chrétien que le cardinal Wiseman possède à un si haut degré, s'y cachent sous la grâce et la simplicité la plus parfaites.

La traduction de *la Lampe du sanctuaire* est due à la plume élégante de M. Chantrel.

LISEZ ET PENSEZ

Par l'auteur des *Petites choses* (1).



Les Petites choses, que nous avons annoncées en décembre, ont eu un grand et bien légitime succès; les mêmes qualités qui recommandent ce premier travail se retrouvent dans le second : simplicité, clarté, connaissance du monde, désir pratique du bien et du perfectionnement moral; ce désir perce dans chaque parole de l'auteur anonyme, qui aurait bien des droits à la réputation et qui les refuse. La nouvelle publication est destinée aux jeunes personnes; ce sont des conseils puisés dans l'expérience de la vie, et qui tendent à élever leur intelligence, à améliorer leur caractère, à compléter enfin la grande œuvre de l'éducation. — L'auteur connaît les jeunes filles, et, à la pénétration d'une mère, elle en joint la tendresse et la douceur. L'emploi du temps, le travail, la culture de l'intelligence, les bonnes œuvres, attirent tour à tour son attention : tous ses avis sont d'autant meilleurs, qu'ils respirent, mêlés à une grande finesse et à une observation profonde de la société, une vive et sincère piété, et l'on s'aperçoit que ces mêmes yeux qui savent si bien regarder la terre et sonder les secrets du cœur, savent aussi s'élever vers le ciel.

(1) Chez Putois-Cretté, rue Bonaparte, un petit volume. Prix : 30 centimes; par la poste, 60 c.

(2) Le *Journal des Demoiselles* a rendu compte de *Fabiola*, en novembre 1836.

(1) Veuve Berger-Levrault, à Paris, rue des Saints-Pères, 8. Prix : 40 centimes; par la poste, 50 centimes.

Nous citerons quelques avis divers qui terminent le livre et qui se rapportent à la vie sociale :

« Un des plus grands torts des jeunes personnes, quand elles sont dans des familles étrangères, c'est de se servir des domestiques sans faire aucune attention aux dérangements que cela peut occasionner dans l'intérieur de la maison. Elles oublient que plus il y a de personnes, plus l'ouvrage est augmenté; on dirait même qu'elles prennent à tâche de déranger à chaque instant les serviteurs, tantôt pour leur toilette, tantôt pour faire une commission, porter une lettre à la poste, ou même pour chercher un objet, qu'elles croient égaré, et qui le plus souvent est retrouvé auprès d'elles. La sonnette est constamment en mouvement, de sorte que les pauvres domestiques ne savent plus comment venir à bout de leur besogne. Il est vrai, du reste, que les jeunes filles ne sont pas seules coupables sous ce rapport, et l'on pourrait adresser le même reproche à beaucoup de personnes plus âgées....

» Chacun sait combien il est agréable d'avoir chez soi des personnes qui semblent se plier tout naturellement aux habitudes de la maison, et pour lesquelles on n'est pas obligé de se mettre en frais. Au lieu d'abuser de vos amis en cherchant avec une sorte de passion tous les moyens de vous amuser, efforcez-vous, au contraire, de ne point leur être à charge, de les déranger le moins possible, et lorsqu'il survient un obstacle qui les empêche de réaliser les plans formés pour votre plaisir, sachez-y renoncer de bonne grâce, et sans laisser paraître un trop grand désappointement....

» Nous vous conseillons aussi de faire attention aux *petites dettes*. Peut-être vous sera-t-il impossible de les éviter; mais comme la délicatesse ne permet pas qu'on vous en fasse souvenir, habituez-vous à ne point les oublier. Il est fort désagréable de se rappeler trop tard les petites obligations que nous contractons ainsi, et jusque dans les moindres détails de notre vie, nous devons avoir à cœur de conformer notre conduite à la parole sacrée qui nous recommande de n'être *redevables envers personne*....

» L'économie dans les dépenses de toilette est un devoir, même quand on est riche. Nous nous tromperions toutefois, si, pour la pratiquer, nous achetions à *bon marché*. Pour parvenir à nous habiller convenablement, tout en évitant de trop grandes dépenses, nous ferons mieux de nous appliquer à choisir des couleurs solides, et à donner à nos vêtements des formes avantageuses.

» Les jeunes filles surtout pourraient facilement faire des économies sur leur toilette, si, au lieu de céder à toutes leurs fantaisies, elles savaient se refuser quelques-unes de ces futilités dont, à chaque instant, elles font emplette. L'argent est un dépôt sacré placé entre leurs mains; un jour elles devront rendre compte de la manière dont elles en auront fait usage; nous désirons que cette pensée les rende attentives à ne point l'employer mal à propos, et leur apprenne aussi à ménager ce qui leur appartient.

» Mais ce n'est pas seulement dans l'emploi de notre argent que nous devons être économes, notre temps aussi a une grande valeur, et il est fort important pour nous de le bien employer. Pour cela, il ne s'agit pas seulement d'éviter l'oisiveté, mais il faut encore apporter à ce que nous faisons de l'activité et

du calme. Si, par exemple, nous travaillons sans soin et le plus vite possible, afin d'être promptement débarrassées de notre tâche, nous aurions bien tort de croire que nous avons rempli notre temps d'une manière consciencieuse, car, comme tout ce que nous faisons en pareil cas est mal fait, il eût presque autant valu rester complètement inactives.

» Saint Paul, dans une de ses épîtres, nous recommande toutes les choses qui sont aimables et de bonne réputation, et ne serait-il point à désirer que les jeunes filles missent plus de soin à éviter toutes les manières communes et désagréables? A leur âge, il n'est pas permis de prétendre que les habitudes ne peuvent plus se changer; elles sont donc sans excuse quand elles ne reçoivent pas volontiers les observations qui leur sont faites à cet égard. Les manières ne sont point une chose sans importance, car en y réfléchissant bien, on trouve toujours que les mauvaises manières proviennent, ou d'un manque de délicatesse dans nos sentiments, ou d'un défaut dans notre caractère. Ainsi, ce ton tranchant et décidé que prennent certaines jeunes personnes, l'habitude de prononcer des jugements sévères, et de dire leur opinion à tort et à travers, leur attirent le blâme mérité de tous ceux qui les connaissent, car sous ces manières peu convenables ils découvrent facilement un manque d'éducation et aussi un manque d'humilité.

» Il est encore une chose bien importante pour les jeunes filles, c'est qu'elles sachent rester en possession d'elles-mêmes, non-seulement dans les grands événements, mais dans toutes les petites circonstances de la vie de chaque jour. Si elles ne s'habituent pas à exercer un certain empire sur elles-mêmes, elles se laissent entraîner à toutes les impulsions qu'elles reçoivent....

» Encore une fois, que toutes les choses qui sont véritables, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne réputation, où il y a quelque vertu, qui sont dignes de louanges, occupent vos pensées. » (Saint Paul aux Philippiens.)

Nous avons cité, mais ce n'est pas assez : prenez ce petit livre, lisez et pensez, car il est au nombre des rares ouvrages qui sollicitent la réflexion et qui nous font faire un salutaire retour sur nous-mêmes.

LE JARDINIER DES SALONS ⁽¹⁾

PAR M. YSABEAU.

—❧—

Voici un livre bien frivole, après deux ouvrages d'un genre à la fois si sérieux et si agréable; mais l'aimable auteur des *Petites choses*, qui recommande aux femmes le soin de leur maison, ne saurait nous blâmer de lui donner pour voisin, dans notre petite revue bibliographique, le modeste volume qui enseigne aux citadins l'art de faire naître, dans les logis les plus déshérités du soleil, la verdure et les

(1) Un volume avec gravures, prix 1 fr. Chez Tarride, 2, rue de Marengo, Paris; par la poste, 1 fr. 20 c.

fleurs. Depuis les jacinthes et les tulipes qui fleurissent sur la cheminée, jusqu'à la vigne vierge qui forme sur la terrasse un berceau riant, le livre de M. Ysabeau embrasse toutes les cultures de fleurs et même de fruits que peuvent se permettre des gens qui n'ont pas un pouce de terre non pavée à leur disposition. Il y a là de bonnes instructions, de curieux enseignements, et plus d'une de nos lectrices, sans aller jusqu'à l'aquarium des salons, ou jusqu'à la serre portative, pourra puiser des idées pour l'agrément de sa demeure, dans l'ouvrage que nous leur annonçons. Les femmes, les jeunes filles aiment les fleurs, mais combien s'entendent à les soigner ? Elles trouveront là d'excellentes indications, qui leur permettront de faire du jardinage sans risque et à peu de frais. Nous copierons, comme échantillon, une page empruntée au *Jardinier des salons* :

LE JARDIN DANS LA JARDINIÈRE.

« Faites choix d'une jardinière assez spacieuse; vous la tiendrez habituellement adossée à un mur, ce qui vous permettra d'y mettre un treillage en éventail que vous couvrirez de plantes grimpantes; elles ne seront pas la partie la moins intéressante de ce diminutif de parterre. Comme fond de treillage, plantez dans la terre de la jardinière une *passiflore*, ou fleur de la Passion; si large et si haut qu'il soit, le *passiflore* en couvrira bientôt la plus grande partie. Vous lui associerez une plante assez rare, la *mandevilla suaveolens*, et une plante très-commune, l'œillet des bois. Ces trois plantes fleurissent principalement par le haut; afin que le bas du treillage soit également orné de fleurs, plantez à chaque bout une *thunbergia alata*, et au centre une violette double.

» La *thunbergia* s'accroche à tout ce qu'elle trouve

à sa portée, sans jamais s'élever bien haut; elle se couvre de charmantes fleurs d'un beau jaune nankin, rehaussé d'une tache noire au centre. — On la trouve chez les jardiniers-fleuristes, ainsi que la *passiflore* et la *mandevilla*; le prix de ces plantes n'est jamais exagéré, et elles s'accroissent très-bien du climat factice d'un appartement habité. Gardez-vous bien de les acheter fleuries, ne les prenez tout au plus qu'en boutons.

» La violette double produit naturellement un certain nombre de coulants analogues à ceux par le moyen desquels se propage le fraisier. Relevez ceux de ces coulants, qui sont placés de manière à pouvoir facilement s'attacher au bas du treillage, et supprimez les autres. Les touffes par lesquelles chaque coulant est terminé fleuriront abondamment dans cette position, il en sortira d'autres coulants que vous palissaderez comme les premiers. Par ce système, les coulants deviendront presque ligneux, et vous pourrez y cueillir une profusion de fleurs.

» L'intérieur de la jardinière est encore libre : placez au centre un beau camélia, que vous choisirez chargé de boutons. Ne l'arrosez jamais avec de l'eau trop froide, donnez-lui de temps en temps un demi-verre d'eau de vaisselle froide; lavez et essuyez ses feuilles le plus souvent possible, à l'envers et à l'endroit. Quelques jolis pieds d'*ericae* (bruyère du Cap), des variétés de dimension moyenne, et un ou deux pimeleas, l'un à fleur blanche retombante, l'autre à fleur rose redressée, achèveront de remplir la jardinière; ne manquez pas de réserver aux bouts une petite place pour deux pieds de réséda en arbre... »

Le livre indique avec soin les conditions de ventilation, de lumière, de chaleur, d'arrosement, sans lesquelles les fleurs ne peuvent prospérer, mais l'espace nous manque pour citer davantage.

M. B.

ALÉYS

OU

LA FÊTE DE SAINT-GEORGES

Il existe en Flandre, depuis un temps immémorial, un certain nombre d'institutions de bienfaisance qui prouvent combien nos ancêtres, inspirés par le sens chrétien, mettaient de tact et de délicatesse dans leur charité. Ce sont des maisons exclusivement consacrées aux veuves, aux vieilles filles bien nées, bien élevées, que des revers de fortune ont réduites à l'indigence. Elles ne subissent, dans ces établissements

pieux et discrets, ni le contrôle d'une administration sévère, ni les ennuis d'une promiscuité forcée : chacune d'elles a son logis séparé; elles jouissent d'une petite prébende, qui, jointe à quelques débris de fortune ou à un modeste travail, leur permet de vivre; leurs habitations s'élèvent dans un enclos riant; une chapelle, une plus grande maison, peuplée par des religieuses qui soignent les malades et les infirmes, sont les monuments de ces humbles asiles, où se sont réfugiés de grandes douleurs et souvent de grands noms.

La ville de Gand possède plusieurs des ces *hôtels-Dieu*, et déjà, au seizième siècle, parmi les plus anciens et les plus beaux, on remarquait le refuge de Saint-Laurent, fondé dans les temps anciens, par un des magistrats de la ville, Guillaume de Wenemaere et par son épouse Marguerite Saers-Brunen.

Les maisons en étaient jolies et spacieuses; la chapelle, aérienne comme une sainte pensée, laissait entrevoir, dans le jour affaibli que versaient les vitraux colorés, le tableau de l'autel, représentant le martyr romain étendu sur sa couche ardente, et, adossé au mur latéral, le tombeau des fondateurs, orné de leurs statues de bronze. Une population paisible de femmes éprouvées par les ans et le malheur habitait ces maisons riantes, et venait prier au pied de l'autel du Dieu qui inspire aux pauvres la patience et aux riches la charité.

Sous le règne de Charles-Quint, la maison de Saint-Laurent comptait au nombre de ses pensionnaires deux femmes qui avaient vu de meilleurs jours et qui portaient un nom à la fois célèbre et funeste. C'étaient la fille et la sœur de Liévin Pyn, autrefois premier échevin de la ville de Gand, grand doyen des métiers, et qui, ayant pris une grande part à la révolte de la ville de Gand contre le puissant empereur, avait payé cette audace de sa tête. Ses biens furent confisqués, sa veuve, sa fille et sa sœur abritèrent leur douleur dans ces murs qui avaient vu tant d'autres infortunes, et peu d'années après, Aléys fut deux fois orpheline. Elle vivait avec sa tante d'une vie de recluse, toute vouée au travail et à la prière; le monde les avait oubliées et délaissées; quelques parents, fidèles aux relations de famille que l'on respectait fort en ce temps-là, venaient les visiter aux époques solennelles de l'année. C'étaient là les seules distractions de la petite Aléys. Elle aimait surtout une de ses cousines, un peu moins âgée qu'elle, Suzanne, comme elle orpheline, et dont la jeunesse et l'aimable douceur avaient captivé toute l'affection de l'enfant isolée et même de sa vieille tante, Barbara, qui, si désabusée qu'elle fût des choses humaines, trouvait encore un sourire pour répondre à l'innocence et à la gaieté des deux jeunes filles.

Par une fraîche matinée d'avril de l'an 1543, on frappa à la porte de la maison qu'habitaient Aléys et sa tante; Aléys quitta son rouet, courut ouvrir, et jeta un cri de joie en voyant une enfant accompagnée d'une vieille gouvernante: « C'est toi! cousine! quel bonheur! s'écria l'enfant en lui sautant au cou. Et cousine Barbe? ah! la voilà! je suis allée me promener avec ma bonne Liévine et j'ai voulu vous voir. Tiens, Aléys, je t'ai apporté un bouquet de fleurs d'épines blanches et rouges!

— Qu'il est beau! donne, je vais le mettre aux pieds de la sainte Vierge. »

Les jeunes filles étaient entrées dans la salle basse, qui ouvrait sur le préau gazonné de l'hospice Saint-Laurent. Le rouet d'Aléys et celui de sa tante étaient debout dans l'embrasure de la fenêtre; des meubles de chêne, anciens et luisants, garnissaient le pourtour de la pièce; et sur les hautes armoires, sur les bahuts sculptés étaient rangés en ordre de curieuses poteries, des vases d'étain et de cuivre, dont la surface étincelante reflétait les lueurs du foyer. Une Vierge de cire, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau constellé d'étoiles, occupait la place d'honneur sur la

cheminée; en face de la fenêtre un grand portrait, celui de Liévin Pyn, en costume échevinal, rappelait les tragiques infortunes qui avaient assombri sa vie, en apparence si calme, de cette vieille femme et de cette enfant. Barbe Pyn avait une figure sérieuse et douce; aucune rougeur ne colorait ses joues maigres; aucune étincelle n'animaient ses yeux bleus et pensifs; les grandes douleurs qui avaient traversé sa vie l'avaient détachée de la terre; elle n'y tenait plus que par Aléys. Ce jour-là, la nièce et la tante parurent à Suzanne plus tristes que de coutume; elle remarqua même qu'Aléys avait pleuré. « Qu'as-tu, cousine? lui dit-elle en lui prenant les mains. Tu parais bien soucieuse.

— Elle est triste du malheur d'autrui, répondit Barbara; pauvre Aléys, en d'autres temps, les indigents n'eussent pas frappé vainement à sa porte!

— Et ce n'est pas une indigente ordinaire! s'écria Aléys, tandis que des larmes brillantes roulant sur ses joues témoignaient de la vive émotion de son cœur. Ici près, Suzanne, sur la place de Sainte-Pharaïde, dans la boutique du drapier, il y a une noble veuve espagnole, qu'on appelle la senora Hernandez; elle est pauvre, elle est malade, elle est privée de tout, et comme elle ne peut payer son loyer, demain on la jettera à la porte... n'est-ce pas triste? et n'est-ce pas bien affligeant aussi de ne pouvoir rien?

— Rien, répéta tristement Barbara,

— Et c'est une Espagnole? demanda Suzanne.

— Oui, son mari est parti, il y a longues années, pour ces nouvelles contrées, tu sais? d'où viennent l'or et les pierres précieuses... mais il n'est jamais revenu, et la pauvre veuve, qui devait être riche comme un *conquistador*, ainsi qu'elle le dit, est dans un abîme de misère... elle est si bonne, si craignant Dieu et si malheureuse! »

Suzanne avait écouté avec attention, et la compatissante sympathie de la jeunesse faisait monter les larmes à ses yeux.

« Je ne puis rien non plus! s'écria-t-elle avec chagrin; on dit que nous sommes riches, mais nous ne disposons de rien; mon tuteur administre nos biens, il garde notre argent, et il a sous bonne serrure jusqu'aux joyaux de madame ma mère... Mais il me vient une idée... Oh! si cela pouvait réussir! c'est aujourd'hui la Saint-Georges...

— Eh bien? dit Aléys étonnée.

— Eh bien! la confrérie de Saint-Georges célèbre sa grande fête; il y a un tir à l'arc et des prix magnifiques pour celui qui attrait l'oiseau... Si Guido, si mon frère pouvait gagner le prix! il t'apporterait la coupe ou la chaîne, tu vendrais ces bijoux, et tu en donnerais le prix à la veuve Hernandez!

— Guido voudrait-il? s'écria Aléys; oh! que ce serait beau à lui!

— Lui! tu ne le connais pas! c'est le meilleur cœur, le plus généreux, et puis, il est si bon tireur! Vite, je cours lui dire ma pensée! et ce soir tu auras de nos nouvelles!

Et l'enfant se leva lestement, embrassa Barbara et Aléys, et partit avec sa gouvernante, en criant encore: « Bon espoir! »

II

Quelques heures après, Aléys, qui ne pouvait tra-

vailler et qui ne songeait à autre chose qu'à la veuve Hernandez, à la coupe d'or, à la chaîne brillante, à l'oiseau abattu, entendit dans le silence de la petite maison, le son lointain des clairons :

« Voilà le cortège des tireurs ! dit-elle avec regret à sa tante Barbara, il va passer sur la place Sainte-Pharaïde ! »

Barbara secoua la tête et dit : « Tu désires voir cela, petite Aléys ? au fait, c'est de ton âge. Monte au grenier, regarde à la lucarne, et tu verras... »

— Vous ne venez pas, tante ?

— Non, mon enfant, j'ai vu cela autrefois, et depuis, tant de choses se sont passées... Va, chère enfant. »

Aléys obéit avec joie ; le cortège débouchait sur la place où s'élevait encore de nos jours l'antique manoir des comtes de Flandre, bâti par Baudouin Bras-fer. En tête, marchaient les musiciens vêtus de pourpoints écarlates et montés sur des chevaux blancs ; après eux venait l'antique confrérie de Saint-Michel, dont les membres avaient choisi l'épée pour arme distinctive ; leur étendard portait l'effigie du grand archange, avec ces mots : *Ut quid Deus ?* et la devise particulière à la société : *N'évite pas, jamais ne cherche ;* les confrères, vêtus aux couleurs de la ville, noir et blanc, marchaient en bon ordre, et tous avaient l'épée nue à la main ; ils précédaient la *gilde*, confrérie de Saint-Sébastien, ou des archers ; l'étendard de cette corporation offrait l'image du saint martyr, percé de flèches, et, à ses pieds, l'on voyait les armes du royaume de Jérusalem, données à la société par Godfrey de Bouillon, en mémoire des services rendus par les archers gantois pendant le siège de la ville sainte ; les confrères, vêtus de vert, l'arc antique sur l'épaule, passèrent, et Aléys, le cœur palpitant, vit approcher l'étendard de soie rouge, qui représentait la figure du martyr arménien, vainqueur du dragon de l'idolâtrie. C'était Guido Hertog, le frère de Suzanne, qui portait fièrement le drapeau de sa corporation, et ses confrères le suivaient, armés de l'arbalète que le jeune roi Charles-Quint, leur compatriote, avait managée avec succès dans leurs joutes. Les magistrats, en grand costume, fermaient la marche ; devant eux, les hérauts de la ville portaient sur des coussins de velours les prix destinés aux vainqueurs : la coupe d'or, le hanap d'argent, et la chaîne d'or et de pierres précieuses. Aléys regarda ces brillants joyaux d'un air de convoitise, et ses yeux se tournèrent vers la sombre maison du drapier, située de l'autre côté de la place ; la fenêtre de la veuve Hernandez restait fermée : elle ne se doutait pas que l'espérance, en ce moment, passait sous ses fenêtres.

Le cortège s'étant écoulé ; tout retomba dans le silence, et la petite Aléys redescendit dans la chambre silencieuse où elle avait passé tant de jours monotones. L'après-dînée lui parut éternelle ; tante Barbara, après avoir répondu par quelques mots doux et courts aux questions, aux suppositions de sa petite nièce, se mit à dire ses heures ; Aléys dut se taire, mais son imagination faisait du chemin. Elle se représentait la brillante fête de Saint-Georges ; l'enclos, les gazons rayonnants de verdure nouvelle et des premières beautés du printemps, elle croyait voir l'assemblée attentive, Guido, l'arc tendu, l'œil fixé sur l'oiseau placé au sommet d'une haute perche ; elle voyait partir le trait... l'oiseau tombait aux acclamations des spectateurs, et l'adolescent, rouge d'émotion et de

joie, allait recevoir le prix... Puis, la crainte succédait à l'espérance :

« C'est impossible ! se disait l'enfant en secouant la tête ; comment Guido pourrait-il obtenir ce prix que tant d'hommes adroits et vaillants lui disputent... Charles-Quint n'était pas plus âgé que Guido, lorsqu'il remporta le prix... c'est vrai... mais c'était un prince, et qui sait ? on avait peut-être placé l'oiseau un peu plus bas... »

La soirée était avancée, et Aléys, après avoir passé par toutes les phases de l'espérance, n'espérait plus. Elle rangeait son rouet, et se disposait à se rendre à la chapelle pour la prière du soir, lorsqu'un coup violent frappé à la porte, retentit en même temps dans son cœur. Barbara ouvrit, et Guido, les yeux étincelants, s'élança dans la chambre et jeta sur les genoux d'Aléys la chaîne, la chaîne d'or et de pierreries, second prix du tir.

« Elle nous appartient ! je l'ai conquise, s'écria-t-il ; elle est à toi, cousine Aléys, saint Georges ne m'a-t-il pas protégé ? »

— Est-ce possible ? dit Barbara en soulevant le beau collier qui ruisselait aux feux de la petite lampe.

Aléys, accablée par la joie, pleurait et regardait à travers ses larmes, le héros de la fête.

« Le cœur me battait, disait-il, je me recommandais à la sainte Vierge, car il me semblait que mon projet devait lui être agréable, mais quand vint mon tour de tirer, je me sentis ferme, tranquille, l'œil net, la main assurée ; je levai mon arc, je posai la flèche, je bandai mon arme lentement, je fixai l'oiseau qui m'apparaissait comme un point blanc dans le bleu du ciel... et je tirai... l'oiseau tomba... j'entendis les cris des spectateurs : « Vive le petit Guido Hertog ! criaient-ils ! — Vive Aléys ! vive la veuve Hernandez ! disais-je en moi-même. » Les doyens de la confrérie vinrent me prendre par la main, ils me conduisirent sous la tente où les magistrats jugeaient les coups... on me fit mettre à genoux : l'échevin des Parchons, celui qui a un si beau visage et une si fière tournure, (1) me passa le collier au col et me complimenta ; mais je n'entendis pas ce qu'il me disait, j'avais envie de sauter de joie, en pensant que cette chaîne allait passer de ma poitrine dans les mains d'Aléys. La voilà, chère cousine, elle est à toi... que le bon Dieu et sa sainte mère soient bénis !

— Quel bonheur pour la veuve Hernandez ! dit doucement Aléys, et que Dieu est bon !

— Demain, dit tante Barbara, la chaîne sera vendue, mais votre bonne action, Guido, est, dès ce moment, écrite dans le ciel. »

III

Cinq ans s'étaient écoulés, Aléys était devenue une belle jeune fille, aussi bonne que belle, mais les années n'avaient rien changé à sa position. Elle habitait toujours l'hospice Saint-Laurent avec sa vieille tante, et cette calme enceinte semblait destinée à abriter toute son existence. Elle s'y résignait, elle ne demandait rien de plus, quoique parfois ses désirs allassent dans ce monde où Guido et Suzanne, ses uniques amis, vivaient loin d'elle ; parfois aussi elle

(1) Voir la gravure d'après le tableau de Van der Helst.

était un peu triste en pensant que tous ses jours se ressembleraient entre eux, et que les fêtes de la vie ne viendraient ni troubler ni réjouir son cœur. Sa mélancolie devenait plus habituelle, car Barbara Pyn, épuisée de souffrances, approchait visiblement du terme vers lequel elle aspirait en secret; Aléys la veillait avec sollicitude; un jour qu'elle était assise auprès de sa tante on lui apporta un large pli scellé. Une lettre était un événement dans cette humble demeure: Aléys, toute surprise, interrogea des yeux Barbara, qui lui fit signe de briser le cachet. Un parchemin tomba de l'enveloppe, Aléys le parcourut d'un coup d'œil, et tomba à genoux en sanglotant et en s'écriant:

» Des lettres de réhabilitation pour la mémoire de mon pauvre père! l'empereur rend l'honneur à notre nom!

— Grand Dieu! dit Barbara en joignant les mains, je puis mourir en paix... Seigneur, laissez aller maintenant votre servante! »

Aléys avait fouillé dans l'enveloppe; elle en tira une lettre écrite en espagnol, langue qu'elle comprenait à merveille: cette lettre contenait ces mots:

« Chère Aléys,

» Vous m'avez sauvé la vie par un généreux secours; grâce à vous, j'ai pu retourner en Espagne

» et faire valoir mes droits; l'empereur a daigné les reconnaître; il m'a donné, dans le nouveau monde, » des possessions immenses; il a fait plus: cédant » aux prières d'un de mes parents, il a fait réviser le » procès du doyen Liévin Pyn, votre père, et vous » trouverez ci-jointes les lettres de réhabilitation. » Vos biens confisqués vous seront rendus. Adieu, » Aléys, ma chère bienfaitrice, soyez heureuse et » que Dieu vous ait en sa garde.

» TEREZA HERNÁNDEZ,
» Marquise de Santa-Cruz. »

Sur l'arbre généalogique des Hertog, on lit: Aléys Pyn, épouse de Guido Hertog (1). M^{me} BOURDON.

(1) Van der Helst était né à Haarlem en 1613; il mourut à Amsterdam en 1670. Le tableau dont nous donnons la gravure passe pour être son chef-d'œuvre. Il est impossible, en effet, de ne pas admirer la vigueur des physionomies, le naturel des poses et la variété d'expressions que le peintre a su donner à un sujet si simple. C'est la nature prise sur le fait, mais poétisée par l'art.

Les corporations d'archers, d'arbalétriers, d'arquebusiers, etc., dont il est question dans cet article, sont extrêmement anciennes en Flandre; elles ont joué un grand rôle dans l'histoire de ce pays.



(Suite et fin.)

« S'il eût connu le caractère léger de madame Arnaud, il est probable que l'acteur compatissant n'eût pas hésité à se présenter chez elle. Du reste, de plus délicates dans le choix de leur société, mourantes et délaissées comme l'était maintenant cette femme, n'eussent peut-être pas repoussé, plus qu'elle ne le fit elle-même, la main secourable du samaritain. Celui-ci, pour premier service, consentit à recevoir, en qualité de pensionnaire, le perroquet dont les chansons et les éclats de voix fatiguaient beaucoup la malade. Madame Simonnin, aussi, malgré la vulgarité de son langage et le peu d'élévation de ses sentiments, se plut à seconder son mari dans tout ce qu'il fit pour alléger le fardeau qui, jusque-là, avait pesé uniquement sur la petite fille. Ainsi, tandis que ma sœur, entourée des familles les plus honorables, des relations les plus sûres, vivait heureuse et préservée de tout mal, sa compagne, non moins innocente pourtant, veillait au chevet d'un lit d'agonie, dans la compagnie de deux comédiens.

« Je crois vous avoir dit tout à l'heure que Simonnin déplorait les fautes de sa jeunesse, et avait pris sa profession en dégoût. Assis au foyer de madame Arnaud, il lui arrivait parfois de passer des heures entières, les yeux fixés sur Cécile, et plongé dans ses réflexions. Il voyait la petite ménagère réparer, à la clarté d'une mince chandelle, les vêtements de Félix;

il l'entendait enseigner à son jeune frère les leçons du catéchisme qu'elle apprenait elle-même pour se préparer à sa première communion; il la suivait enfin du regard auprès du lit de la malade, et l'écoutait avec une émotion indicible parler d'espérance et de deux projets d'avenir.

» Prenez courage, chère maman, disait l'excellente enfant en souriant gaiement à sa mère. Papa deviendra riche encore une fois, il saura bien alors nous retrouver, et d'ici là, quand vous pourrez agir et n'aurez plus besoin de moi pour vous soigner, je gagnerai notre vie à tous en donnant des leçons de musique aux plus jeunes élèves de mon ancienne maîtresse de pension. Je suis sûre que mademoiselle Octavie est bonne, et qu'elle voudra bien m'aider. Allons, allons, maman chérie, regardez-moi encore d'un air content comme vous le faisiez autrefois.

— D'un air content? répondait la malade, ah! Cécile! je ne puis pas même désirer ma guérison, quand je pense que je ne retrouverais ni mon épinglé en brillants, ni mon cachemire vert! »

« Le comédien prêtait fort peu d'attention à ces doléances, mais la tendresse et le courage de la jeune fille parlaient à son cœur plutôt égaré que corrompu. Il était évident pour lui que madame Arnaud n'avait que peu de jours à vivre, et, tout pauvre qu'il était,

l'idée de servir de père à l'un des deux orphelins lui souriait délicieusement. Le moment fatal arriva, et, pour l'adoucir, ce fut encore Simonnin qui sut préparer la mourante à réclamer les secours de la religion. L'esprit affaibli de madame Arnaud, et peut-être aussi son insouciance habituelle ne lui laissaient qu'une idée vague de la position de ses enfants. Elle s'endormit donc sans trop d'angoisses, facilement persuadée que le père absent réclamerait Cécile et Félix au premier jour. Le prêtre qui l'assista n'était pas si tranquille; et, le lendemain de la cérémonie funèbre, il écrivit au comédien pour lui demander un entretien particulier.

Simonnin se rendit au presbytère, et donna sur la situation des deux orphelins les détails suivants. Ce qui restait de l'héritage de la morte avait déjà été saisi par les créanciers. L'acteur aurait bien voulu se charger des deux enfants, mais ce désir avait trouvé chez sa femme une opposition très-vive, et Simonnin s'était résigné à laisser aux administrateurs de l'hospice le soin de faire élever à la campagne le petit Félix. Quant à la sœur, l'autorité municipale n'avait pas fait la moindre objection pour la confier à l'ami de sa mère. Celui-ci se montrait heureux de cet arrangement, et il se proposait d'écrire le jour même à M. Arnaud, pour le prier de ratifier l'adoption qu'il voulait faire.

Le prêtre parut affligé.

« Monsieur, dit-il, je serais désolé de vous blesser, et pourtant le devoir m'oblige à vous présenter des observations d'une nature bien délicate. J'ai cru remarquer, en causant avec vous chez cette dame, que votre profession vous pesait. Cette profession, si vous regrettez de l'avoir choisie, c'est qu'apparemment vous en reconnaissez vous-même les inconvénients et les périls. Eh bien! généreux et bon comme vous l'êtes, ne craignez-vous pas pour l'enfant qui vous intéresse..... »

L'ecclésiastique allait continuer, mais le comédien l'interrompit.

« Oh ! s'écria-t-il en se levant brusquement du siège qu'il occupait, je sais tout ce que vous allez ajouter, et, sans l'avoir entendu, je puis vous répondre que votre zèle est justifié par mes inquiétudes. Je veillerai sur elle, cependant, avec la sollicitude du père le plus tendre, et je vous promets devant Dieu qu'elle n'entrera pas au théâtre tant que je pourrai m'y opposer. Vous ne savez pas ce qu'a été pour moi cet ange de bonté ! J'avais une sœur autrefois, j'avais une mère aussi, et je ne sais comment le doux visage de Cécile m'a rappelé en même temps ma mère et ma sœur. De souvenir en souvenir, les années heureuses de ma vie me sont revenues tout entières dans cette chambre de malade, et tandis que l'enfant, tenant son frère par la main, passait et repassait devant moi, j'étais à cent lieues, j'étais au pays, enfant moi-même, chéri de tous, et sachant prier. Tenez, vous l'apprendrez peut-être avec étonnement, mais il n'en est pas moins vrai qu'en la voyant joindre les mains du petit Félix devant une image de la Vierge, je sentais mes doigts s'enlacer comme ceux du petit garçon, et mes lèvres murmurer tout bas les paroles que le frère et la sœur répétaient ensemble.

« Je n'ai jamais eu d'enfants, et c'est pourquoi j'ai si mal compris, jusqu'à présent, l'amour de mes parents et mon ingratitude filiale. Fidèle à votre ministère, vous désirez sans doute la conversion des pécheurs... Eh bien !

s'il a plu à votre Dieu d'éveiller en moi le désir d'une vie meilleure avec le sentiment de la paternité, ne m'arrachez pas, je vous en conjure, ce dernier moyen de retour à la vertu et à la religion. Vous ne répondez pas?... Vous pensez, j'en ai peur, que pour ramener au bien un coupable, nous n'avons, ni vous ni moi, le droit de mettre en péril un innocent?... Oui, je le reconnais, ma femme n'a point les qualités nécessaires pour l'éducation d'une petite fille, et notre maison est ouverte à des amis dangereux. Allez donc, monsieur, allez chercher à cette pauvre abandonnée un asile plus sûr, mais que pour demain tout soit irrévocablement décidé. Un délai plus long, vous le comprenez, serait pour moi un supplice intolérable. Il faudrait un autre courage que le mien pour adopter Cécile sous la continue menace d'une séparation. »

Le prêtre espérait que des personnes bienfaisantes consentiraient à payer, pendant quatre ou cinq ans, la pension de Cécile dans une maison religieuse, et qu'alors la jeune fille, en perfectionnant ses talents, arriverait sans trop de peine à pouvoir subvenir elle-même à ses besoins.

Il frappa à cinq portes différentes, et le résultat de ses démarches fut le même partout. Les dépenses nécessitées par les exigences croissantes de madame ou de mademoiselle pour sa toilette; une fête à donner; l'achat d'une corbeille de mariage qu'on voulait très-riche, voilà, avec une allusion à de nombreuses aumônes demeurées secrètes, les raisons mises en avant, ici et là, pour motiver un refus. Dans le dernier salon, cependant, une dame fit preuve de bonne volonté. Après s'être plainte amèrement de ses charges comme on l'avait fait ailleurs, elle offrit généreusement pour l'orpheline un petit chapeau noir et une robe de deuil.

L'abbé accepta les vêtements, et revint découragé au presbytère. Il eût été heureux de prendre à son compte la bonne action qu'il avait vainement proposée à d'autres, mais sa pauvreté ne lui permettait pas ce bonheur. La rougeur au front et la parole embarrassée, ce digne homme avoua son échec à Simonnin, qui n'avait plus à craindre maintenant qu'on lui enlevât l'orpheline.

La compagne de nos jeux fut donc installée chez le comédien, et le frère, envoyé à la campagne chez un journalier de Léhon. Avant de se décider à quitter sa sœur et son ami Perle pour suivre des inconnus, Félix pleura beaucoup, et même essaya de résister. Il fallut détacher un à un les doigts du pauvre enfant des barreaux de la cage où l'oiseau, épouvanté par le bruit, battait des ailes, et poussait aussi des cris perçants. Cécile étouffait les sanglots qui gonflaient son cœur, et suppliait le petit garçon de suivre docilement la femme qui devait l'emmener. La demeure de celle-ci n'était qu'à trois quarts de lieue de la ville, et Cécile comptait bien s'y rendre deux fois au moins chaque semaine, en attendant le retour de M. Arnaud.

La tendresse que Simonnin portait à sa fille d'adoption avait réellement fait de lui un autre homme. Celui qui, après l'avoir applaudi, le soir, dans les rôles du *Rempailleur de chaises*, de *M. Crédule*, de *Gobe-Mouche*, l'aurait vu, le lendemain, sérieux, réfléchi, causant avec Cécile de l'enseignement religieux qu'elle venait d'entendre au catéchisme, celui-là, sans doute, se serait cru le jouet de quelque hallucination. Lorsqu'il se trouvait avec le frère et la sœur, soit dans la mansarde, soit au bord de la mare où le petit Félix,

une baguette à la main, gardait les dindons comme Peau-d'Ane, l'acteur comique ne réparait en lui, de temps à autre, que pour égayer un peu les orphelins. Il fallait le voir, dans ces occasions, multiplier les attitudes les plus grotesques, les intonations les plus bouffonnes. Sans joie, depuis longtemps, pour les bravos de tout un public enthousiaste, ce bon cœur s'épanouissait encore devant le rire ingénu de deux enfants.

Félix avait régulièrement, le dimanche, la visite de sa sœur et du comédien, et, un autre jour de la semaine, il venait lui-même dîner dans la mansarde, où des friandises l'attendaient toujours. Perle aussi lui souhaitait la bienvenue par quelque fragment d'un couplet de vaudeville. L'oiseau retenait avec une facilité merveilleuse ce qu'il entendait.

Quelques mois s'écoulèrent, et la veille de la première communion arriva. Cécile entendit le prêtre recommander à tous les enfants de demander avant de s'endormir la bénédiction de leurs pères et de leurs mères, et elle revint chez ses bienfaiteurs le cœur attristé. Madame Simonnin était absente, et le comédien, assis dans un vieux fauteuil au coin du feu, étudiait son rôle à voix basse. L'enfant tout en pleurs alla s'agenouiller devant lui :

« Ma mère est morte, dit-elle, et mon père est bien loin... Oh ! si vous vouliez me bénir à leur place ! »

Simonnin effleura de ses lèvres le front qui s'avancait vers lui, et fondit en larmes.

Le lendemain, il y avait au moment de la cérémonie religieuse, dans un coin de l'église, un homme qui, depuis longtemps, n'y paraissait plus. Cet homme priait avec effusion, et l'on peut espérer que les vœux ardents qu'il adressait au ciel pour un autre n'auront pas été entièrement perdus pour lui.

Quelques heures après, Simonnin entretenait sa fille d'adoption d'un projet qu'il avait formé depuis son retour de l'église.

« Ce que mon orgueil m'a empêché de faire jusqu'ici, dit-il, je veux le tenter dans un mois, à l'époque où mon engagement doit finir. J'écrirai à ma sœur, seul membre de ma famille dont le cœur ne m'est pas encore fermé, et je lui demanderai son appui pour m'aider à quitter une profession qui m'est odieuse. Peut-être me reste-t-il encore des ressources au pays ; et, dans tous les cas, nous réglerons si bien nos dépenses, qu'un très-modique emploi me suffirait. Oh ! si je pouvais me voir libre, estimé, heureux dans quelque campagne, et reconquérir un bonheur qu'il a dépendu de moi seul d'obtenir, il y a vingt ans !... »

On a remarqué depuis longtemps que les personnes atteintes de phthisie ne s'occupent jamais autant de plans d'avenir que lorsqu'elles n'ont plus de lendemain. C'était le cas du comédien, dont la maladie de poitrine, aggravée par une affection du cœur, était arrivée à son dernier terme. Les douces illusions, les riantes promesses de l'espoir s'effaçaient pourtant quelquefois devant des craintes plus sérieuses. Dans un de ces moments où, plus souffrant que de coutume, l'inquiétude le dominait, le malade voulut consulter un médecin célèbre et renommé pour sa franchise un peu brusque. Celui-ci, après avoir reçu l'assurance qu'il y avait urgence pour son client à connaître l'état véritable de sa santé, n'hésita pas à se prononcer.

« Si vous avez des affaires à régler, dit-il, faites-les sans retard : vous pouvez aller trois mois, mais l'excitation nerveuse occasionnée par l'entraînement que vous

mettez à vos rôles, peut raccourcir beaucoup ce délai, et vous enlever dans huit jours, dans trois jours, que sais-je ?... »

Avant de rentrer chez lui, le malade se dirigea vers le presbytère de Saint-Sauveur, où la servante remarqua sa pâleur et son abattement. Il voulait parler au vicaire qui, six mois auparavant, avait assisté madame Arnaud, mais celui-ci était absent jusqu'au lendemain, et le comédien, au lieu de recourir à un autre ecclésiastique, s'éloigna en disant qu'il attendrait.

En ce moment, un groupe de jeunes gens se formait devant une affiche de spectacle :

« — Trois vaudevilles, disait l'un d'eux, et le père Tousselet joue dans tous les trois ! Bon ! nous allons rire. »

Et, en effet, on rit au théâtre, ce soir-là, comme on ne l'avait pas fait encore de toute la saison. La dernière pièce était *Préville et Tacomet*, et lorsqu'apparut le faux l'Empeigne, le corps en deux plis, les jambes cagneuses, les bas roulés sur les talons ; lorsqu'il entonna d'une voix chevrotante ses refrains de *Bijoutier en vieux cuir*, comme il le disait dans ce petit chef-d'œuvre du bas comique, le savetier improvisé fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. L'inévitable quinte de toux eut son tour, un peu plus tard, dans la grande querelle avec Préville, et alors il y eut, dans la salle, une telle explosion de gaieté, tant de cris et de trépignements, qu'on ne put entendre le commissaire, M. Duruisseau, essayer, d'apaiser les deux adversaires, et, en désespoir de cause, appeler la garde. Le silence finit pour tant par se rétablir, et l'on s'aperçut, tout à coup, d'un mouvement inusité sur le théâtre. Taconet, au lieu de résister aux soldats qui cherchaient à l'arrêter, s'était affaissé sur lui-même en poussant un gémissement.

« — Mes amis... un prêtre, murmura-t-il d'une voix oppressée ; et comme on s'empresait autour de lui pour le secourir : Non, il est trop tard, continua l'infortuné en élevant les mains vers le ciel ; pauvre chère enfant ! Cécile ! »

Ce nom fut le dernier qu'il prononça ; une minute encore, et les deux orphelins avaient perdu leur ami.

Par la mort de son mari, la veuve du comédien se trouva privée de ses principaux moyens d'existence. Sans talent, elle ne remplissait au théâtre qu'un emploi de figurante, et ses compagnes aimaient à redire que sa voix n'était connue du public que par le cri de Jacques ! Jacques ! répété dans la coulisse, tandis qu'une main invisible, appartenant à la même personne et tenant un long fil d'archal, promenait sur la scène l'oiseau empaillé, qui représentait la pie voleuse. De là, le nom de *Pie* donné à la dame qui, d'abord, s'en était fâchée, mais plus tard, fatiguée de réclamations inutiles, avait pris son parti de ce sobriquet moqueur. Sa position n'était donc pas brillante ; et si, malgré sa détresse, on la vit continuer sa protection à l'orpheline, c'est qu'elle trouva moyen d'en tirer profit. Cécile avait une jolie écriture, et comme acteurs et actrices ne manquaient pas de rôles à faire copier, son temps fut employé d'une manière assez lucrative. Simonnin n'aurait jamais permis ce labeur. Quelles relations il autorisait, et combien de comédies et de drames sont peu faits pour les yeux d'une jeune fille modeste !

Cécile ignorait ce danger et se prêtait docilement au travail qu'on exigeait d'elle. Une seule chose l'affligeait dans la vie laborieuse qui lui était faite, c'était de ne plus voir son frère aussi souvent que par le passé. La *Pie* trouvait tous les jours de nouveaux prétextes pour

différer les visites à la chaumière de Léhon, et se refusait absolument à recevoir Félix, le dimanche, attendu, disait-elle, que ses ressources ne lui permettaient plus d'offrir un dîner hebdomadaire à ce petit affamé. De cette façon, le frère ne jouit plus avec la sœur du babil de leur ami Perle, et les deux enfants en éprouvèrent un véritable chagrin. Le mauvais vouloir de la veuve ne fit que s'accroître sur ce sujet, et, à la suite de quelque contrariété insignifiante, elle en vint à défendre impérieusement à l'orpheline de jamais visiter Félix. Ce jour-là, justement, la pauvre petite rencontra, dans une rue, un laboureur de Léhon, qui lui dit que, la semaine précédente, le triste exilé avait failli périr dans la mare. Effrayée, et n'écoulant plus que sa tendresse de sœur, Cécile prit en courant le chemin de Léhon, celui-là même qu'on venait de lui interdire.

Il était nuit lorsqu'elle revint à la maison où l'attendait une scène de violence.

« Partez, malheureuse ! partez ! Je vous chasse ! » cria la mégère d'une voix suffoquée par la fureur, et comme elle faisait mine de ne pas s'en tenir à des paroles, deux ou trois femmes, accourues au bruit, l'entraînèrent, en essayant de la calmer, dans une chambre voisine de la sienne. Demeurée seule un instant, Cécile en profita pour s'enfuir. La cage du perroquet était sous sa main, elle la prit, descendit l'escalier précipitamment, et se trouva seule dans les rues déjà sombres, sans savoir de quel côté diriger ses pas.

Si l'obscurité des chemins l'avait moins effrayée à pareille heure, l'orpheline serait retournée vers son frère, cause innocente de son embarras. Maintenant, elle n'osait sortir de la ville, et l'idée à laquelle elle finit par s'arrêter fut de chercher une allée ouverte ou le porche d'une église, pour y attendre le jour. Dans ce but, la pauvre enfant prêta plus d'attention à ce qui l'entourait, et bientôt elle reconnut deux maisons séparées par une cour, au fond de laquelle des arbres se détachaient en noir sur le ciel ; deux maisons qu'elle avait parcourues bien des fois, et dont, par cela même, les escaliers et les détours épouvantaient moins sa timidité. Les pièces occupées naguère par madame Arnaud, étaient désertes, mais, depuis trois semaines, ma mère avait repris les appartements qui leur faisaient face, et j'achevais paisiblement de nouvelles vacances dans la chambre haute où Perle, l'année précédente, appelait si bien Ferdinand. Pauvre Perle ! inquiet du long voyage qu'on lui faisait faire et qui troublait son sommeil, il se plaignait et s'agitait beaucoup dans sa cage, dont le poids engourdissait les mains de sa jeune maîtresse ! Celle-ci entra dans la cour, et monta d'un pas tremblant les premières marches de notre escalier.

Je vous ai déjà dit comment ma mère s'était éloignée de madame Arnaud, et comment la société plus intime de cette femme légère l'avait aussi quittée par des motifs moins honorables et tout différents. Cécile avait vu cet abandon ; elle savait encore que pas une de ses anciennes compagnes ne la regardait aujourd'hui, elle, la protégée d'un comédien ; et le mépris qui s'attachait à son malheur la portait à se tenir à l'écart, pour éviter de nouveaux affronts. La nuit dont je parle, ce sentiment de fierté prudente luttait avec la confiance que lui inspiraient les lieux où elle se trouvait. Autrefois, de quel pas joyeux et assuré l'amie de ma sœur eût franchi notre escalier, et se fût élancée dans notre salon ! Maintenant, une telle hardiesse n'était plus possible ; l'enfant s'arrêta craintive à la porte, et, posant avec précaution

la cage auprès d'elle, s'assit dans l'ombre sans hasarder rien de plus.

Conduits par la gouvernante de ma sœur, nous revenions, Rosalie et moi, de la place Duguesclin, où nous avions pris part à une soirée d'enfants, lorsqu'en montant au salon, où nous attendait notre mère, la servante qui nous précédait, une lanterne à la main, s'arrêta brusquement, fit un pas en arrière, et poussa une exclamation de surprise. Je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à nous, et qui contrastait si douloureusement avec les scènes animées de la salle de bal. Elle était là, couchée sur les marches, la pauvre créature, ses beaux cheveux blonds en désordre, une de ses mains soutenant sa tête, l'autre bras passé autour de la cage dans laquelle son oiseau dormait aussi. Son teint était pâle, ses traits fatigués, et, sur son front, qu'un douzième printemps n'avait pas caressé encore, on lisait tous les soucis d'une longue existence.

Ma sœur la souleva dans ses bras, et la réveilla en l'embrassant.

« Cécile ! ma chérie ! ma bien-aimée Cécile ! d'où viens-tu ? comment es-tu là ? »

— Mon Dieu, répondit la dormeuse étourdie par les questions et les caresses de la bonne Rosalie ; j'avais froid, je rêvais à maman, et je ne crois pas avoir fait de mal. »

Nous l'entraînâmes au salon, et notre mère ne fut pas moins étonnée de voir sa fille lui amener Cécile, moi lui rapporter Perle, que nous l'avions été tout à l'heure en trouvant l'oiseau et sa maîtresse endormis sur l'escalier. On s'expliqua, cependant, et l'orpheline nous raconta son histoire avec une simplicité si émue et si touchante, que nous pleurions tous en l'écoulant.

« Maman, maman, gardons-la, disait Rosalie ; et je répétais comme elle : — Chère maman, gardons Cécile ! »

— Nous la garderons toujours cette nuit, répondit notre mère, et nous verrons demain ce que nous aurons à faire de mieux. En attendant, nous avons tous besoin de repos : allez, mes enfants, et vous, Cécile, je vais vous montrer votre chambre. »

Malgré ce qu'avait dit ma mère de notre besoin de sommeil, je passai la nuit entière sans fermer les yeux. Les souvenirs d'Anne Radcliffe et de madame Cottin ne me donnaient plus d'insomnies, mais au lieu du petit roman qui m'avait précédemment occupé, la vie réelle venait de m'apparaître, pour la première fois, dans ce qu'elle a de plus navrant et de plus incompréhensible. Quel mystère, en effet, que la diversité des lots accordés à chacun de nous, surtout en ce qui concerne la facilité de pratiquer le bien et d'éviter le mal ! D'un côté, ma sœur tendrement chérie par une pieuse mère, sauvegardée par les précautions les plus minutieuses ; de l'autre, son amant ayant pour la diriger qu'une femme de théâtre qui, sans examen, lui faisait achever son éducation en copiant des drames, des vaudevilles, et, par de mauvais traitements, l'obligeait à chercher un refuge, la nuit, sur les marches d'un escalier. Si toutes les réflexions que m'a souvent suggérées depuis un contraste aussi douloureux ne se présentaient pas alors à mon esprit, il y avait, entre Rosalie et Cécile, d'autres oppositions de fortune plus à la portée de mon âge, et qui suffisaient pour m'impressionner vivement.

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes au déjeuner, et, à l'air préoccupé de notre mère, au soin qu'elle prit d'éclaircir nos questions, nous vîmes bien, ma sœur et moi, qu'elle ne s'était arrêtée encore à aucun parti.

Elle semblait aussi craindre pour nous la compagnie de l'orpheline, et lorsque nous proposâmes à cette dernière une promenade au jardin, sur un signe que je fus seul à remarquer, la gouvernante de Rosalie mit son chapeau, et suivit nos pas sans nous perdre de vue une seule minute. Perle n'avait pas été oublié, il dansa la Catinette; il chanta des couplets du *Dîner de Madelon* : mais la contrainte était au milieu de nous, et le rire avait disparu.

Nous rentrâmes au salon, tristes, embarrassés, et si gênés ensemble que, pour ma part, j'éprouvai un mouvement de plaisir en entendant le bruit de la sonnette qui semblait nous annoncer une visite. Cécile, au contraire, avait pâli, et je vis que ses mains tremblaient lorsqu'un domestique ouvrit la porte. Hélas ! une robe écossaise verte et rouge, un châle bleu, un chapeau rose, se montraient déjà sur le palier ! Nul doute ! c'était madame Simonnin.

Ma mère se préparait à lui adresser de justes reproches sur sa conduite envers la jeune fille, quand la figurante l'arrêta dès les premiers mots, avec un geste et un accent qui devaient abrégé beaucoup l'entretien. Cette femme ne parlait de rien moins que de poursuites judiciaires pour détournement de mineure.

« Apprenez, dit-elle encore, en jetant sur la table à ouvrage une lettre de M. Arnaud, dans laquelle celui-ci cédait aux époux Simonnin son autorité sur sa fille ; apprenez, madame, que nous avons sacrifié nos économies pour nourrir et vêtir cette ingrate, et que vous commettriez une méchante action en cherchant à me l'enlever au moment où il lui va lui devenir facile de faire à son tour quelque chose pour moi. Nous quittons Dinan, madame ; je suis engagée pour le Havre, et notre directeur, qui connaît la belle voix de Cécile, et qui augure bien de son jeu, se propose de lui conférer les rôles de Jenny et de Céline dans *la Petite Sœur* et *le Mariage enfantin*.

— Eh quoi ! vous voulez donc en faire une comédienne ! s'écria ma mère d'un air terrifié. »

Cet air et l'exclamation qui l'accompagnait ne pouvaient manquer d'exaspérer madame Simonnin. Elle reprit la lettre de M. Arnaud, saisit d'une main la cage du perroquet, et de l'autre entraîna Cécile. L'enfant se laissa emmener sans proférer une plainte. Nous la vîmes traverser la cour la tête basse, et dans un muet désespoir.

« J'écirai aujourd'hui même à M. Arnaud, » dit ma mère ; et elle écrivit en effet. Peut-être aurait-on pu faire quelque chose de mieux, comme un meilleur accueil à la veuve du comédien et un petit sacrifice d'argent pour obtenir d'elle la cession de ses droits sur l'orpheline. Ma mère n'y songea point : sa santé, d'ailleurs, était déplorable ; et lorsque les jours et les mois s'écoulaient de fièvre en fièvre, de langueur en langueur, il est bien difficile que l'âme ne se sente pas un peu de la souffrance du corps.

Si j'écrivais jamais des mémoires, ici commenceraient une longue série de chapitres où le nom de Cécile ne serait pas même prononcé. Je quitte le collège de Beaupréau, j'étudie le droit à Rennes, je deviens avocat, je prends une compagne, et, à chaque nouvelle phase de mon existence, je vois paraître de nouveaux visages, et disparaître, hélas ! d'anciennes affections. La plus désintéressée et la plus sainte me manque depuis longtemps, et presque à la même époque j'ai vu s'effacer aussi pour jamais, du

moins en ce monde, le dernier sourire de ma sœur. La lettre de ma mère à l'insouciant capitaine est demeurée sans réponse : peut-être est-il mort, lui aussi, ou seulement s'est-il éloigné de Calcutta. Dans les fictions inventées par les poètes et les romanciers, tout s'enchaîne merveilleusement, et l'avenir d'aucun personnage ne reste obscur. Il n'en est pas ainsi dans les mille complications de la vie. — Regardez en vous-même et autour de vous : que de lacunes, d'histoires entremêlées les unes aux autres, et dont le commencement, le milieu ou la fin vous seront toujours inconnus !

Je devais pourtant retrouver mademoiselle Arnaud à deux époques différentes. Ce fut, d'abord, moins d'un an après mon mariage, dans une ville du Midi, où son nom, imprimé en lettres capitales sur une affiche de spectacle, attira mon attention. Il s'agissait d'un troisième début en qualité de première Dugazon et de Déjazet. Attiré par une curiosité inquiète, je pris un billet, et j'allai m'asseoir dans un des coins les moins éclairés de la salle.

Vous dire toutes les pensées qui traversèrent mon esprit serait impossible. J'espérais découvrir, dès la première scène, des indices certains de la répugnance de l'actrice pour sa profession, et je voulais, le lendemain, m'entendre avec elle pour lui faciliter les moyens de quitter le théâtre et de choisir un état plus conforme à sa modestie et à sa pitié. La fortune me favorisait alors, je pouvais être facilement généreux, et, de plus, je connaissais assez bien le cœur de ma femme pour être sûr de sa participation à cette œuvre réparatrice. Avec quelle anxiété j'entendis les trois coups qui annoncèrent le lever du rideau ! L'épreuve allait commencer,.... un instant encore, et au lieu du bruit qui régnait dans la salle, on n'entendit plus qu'une voix, la voix de Cécile.

Je vis l'ancienne compagne de ma sœur, ou plutôt, non, je vis mademoiselle Arnaud dont le maintien hardi, l'œil éveillé, la lèvre mutine n'étaient que trop bien d'accord avec le rôle de page qu'elle devait remplir. Beaucoup plus à l'aise sur la scène que je ne l'étais à l'audience, elle afforait joyeusement les regards de la foule, et montrait dans son débit et dans son geste une verve et un entrain qui me désolaient. Pour me servir ici d'une expression de théâtre, elle brûlait les planches, et, à chaque instant, la vivacité de sa parole, la pétulance de son jeu provoquaient le rire et les bravos. — Délicieuse ! ravissante ! criaient à quelques pas de moi trois ou quatre jeunes gens qui se racontaient les uns aux autres des anecdotes concernant la débutante, et de nature à ne me laisser aucune illusion. Le rideau tomba au bruit d'applaudissements frénétiques ; et tandis que la salle entière redemandait l'actrice, qui reparut aussitôt, les traits rayonnants d'orgueil et de plaisir, je quittai ma place, et je me retirai brusquement. Le lendemain, je repris la route de Dinan sans avoir essayé une démarche devenue inutile. Il était trop tard !

Trop tard ! ces deux mots si amers, Simonnin les avait murmurés au moment de mourir, et moi je me les répétais comme un reproche à ceux qui pouvaient secourir à temps la pauvre orpheline et ne l'avaient pas voulu. Je croyais bien, alors, ne jamais me rencontrer avec elle à l'avenir, mais, je vous le disais tout à l'heure, je devais la revoir une dernière fois.

Environ douze ans après cette soirée, je traversais

un jour, à Dinan, la rue de l'Horloge en compagnie de ma fille, lorsque l'attention de celle-ci fut excitée par un écrieteau placé sur la cage d'un perroquet. La cage était accrochée à la fenêtre d'un rez-de-chaussée occupé par un tourneur, et l'écrieteau faisait connaître à chacun que l'oiseau prisonnier était à vendre. Satisfait des progrès de Rosalie à sa pension, je venais justement de l'engager à se choisir elle-même une récompense, et, séduite par l'annonce qui se présentait devant nous, l'écolière me prenait au mot. Nous approchâmes donc de la fenêtre.

L'ouvrier quitta son ouvrage, et nous fit connaître les conditions de la vente.

« L'oiseau parle bien, dit-il ensuite, et sa maîtresse assure qu'il chantait toutes sortes d'airs l'an dernier. Voyons, continua le tourneur qui paraissait prendre un grand intérêt au marché; voyons, Perle, sois bon garçon, et montre un peu ce que tu sais faire. »

Le nom de Perle me fit tressaillir; j'avais reconnu notre ancien ami.

« Hélas! hélas! répéta deux fois celui-ci d'une voix gémissante; je suis bien malade, et nous allons nous quitter! »

Surpris de ces paroles, j'adressai quelques questions à l'ouvrier. J'appris par lui qu'une femme mourante, et dans le plus affreux dénûment, logeait depuis trois mois dans la chambre du troisième, occupée vingt ans auparavant par madame Arnaud. La veille, cette femme s'était informée de l'ancien vicaire de Saint-Sauveur, devenu curé dans une paroisse voisine, et elle l'avait fait chercher parce que, disait-elle, il avait déjà assisté sa mère. Le bon prêtre était venu la voir le matin même, et, saisi de pitié, il avait, en sortant, laissé un peu d'argent à celui qui nous parlait, en l'invitant à faire appeler un médecin.

« La tristesse du perroquet, poursuivit le tourneur, pourrait bien venir des jeûnes forcés qu'il aura subis comme sa maîtresse. Il y a des situations terribles, monsieur, et il est fort à regretter que tant de gens détournent les yeux pour ne pas les voir. »

On eût dit que Perle avait compris l'ouvrier.

« Mauvais monde! s'écria-t-il d'un ton de reproche. Puis, il reprit plus bas sa première lamentation: Je suis malade, et nous allons nous quitter. »

« Regardez l'oiseau comme vendu, dis-je à mon tour, ou plutôt donnez-le-moi, et soyez persuadé que sa maîtresse ne manquera désormais de rien. Rosalie, continuai-je, prends la cage et monte avec moi chez cette pauvre dame. »

J'avais mes intentions en me faisant ainsi accompagner par une enfant; c'était un sûr moyen d'épargner à Cécile les explications les plus navrantes. En montant l'escalier, je fis connaître à Rosalie l'intimité qui avait existé autrefois entre la tante dont elle portait le nom et la personne que nous allions visiter.

Celle-ci, couchée sur un misérable grabat, avait la figure tournée du côté du mur quand nous entrâmes dans sa chambre. Ma fille posa la cage sur l'unique chaise de la chambre, et nous approchâmes du lit avec précaution. Cécile ne dormait point; elle se retourna vers nous, et sans me regarder, m'adressa doucement la parole:

« Vous êtes sans doute le docteur, monsieur? Ce bon prêtre qui vous a fait demander pour moi, me prie de vous écouter, et de suivre docilement vos avis.

— Je ne suis pas médecin, répondis-je d'une voix tremblante; et tandis que je parlais, j'invitais Rosalie d'un signe à se placer devant moi. Voyez cette enfant, mademoiselle Arnaud; ses traits sont les traits de la sœur que j'ai perdue, et qui vous aimait tendrement. »

Cécile se souleva péniblement sur son oreiller, et poussa un faible cri: « Rosalie! dit-elle; ah! monsieur! depuis le temps que vous me rappelez, combien de malheurs et de fautes!

— Les fautes, répliquai-je, regardent le saint vieillard à qui, ce matin, vous avez ouvert votre cœur; mais quant aux malheurs, oh! nous voulons nous en souvenir, ma femme et moi, pour les consoler de notre mieux. Pour commencer, nous vous ramenons Perle, et vous aurez tout à l'heure une garde-malade bien attentive. »

Notre ancienne amie me tendit la main, chercha des yeux la cage, la vit, et fondit en larmes.

« Oh! disait-elle au milieu de ses sanglots, pourquoi maintenant et pas autrefois! Un peu d'appui m'eût sauvée, et personne! personne! »

Rosalie pleurait sans comprendre; la malade s'en aperçut, et reprit avec émotion:

« Cette enfant me rappelle votre sœur autant par sa bonté que par sa figure et son âge. Préservée comme elle l'était dans sa famille de tous les dangers que j'ai trouvés sur mes pas, Rosalie a pu regretter de mourir si tôt. C'est moi qui aurais dû finir à douze ans. »

La maladie de mademoiselle Arnaud se prolongea plusieurs semaines, pendant lesquelles, tantôt seul, tantôt accompagné de ma femme ou de ma fille, je la visitai tous les jours. Ses dernières épreuves avaient réveillé en elle la foi longtemps endormie, et avec la religion de son enfance étaient revenues une à une ses qualités attachantes, ses premières vertus. Je ne voulus rien connaître des événements de la vie de Cécile, depuis la matinée funeste où madame Simonnin vint la réclamer chez ma mère; j'appris seulement que, bannie du théâtre par de précoces infirmités, elle errait, depuis deux ans, de ville en ville, et que n'espérant plus guérir, elle avait voulu revoir Dinan encore une fois avant de fermer les yeux. Je lui demandai aussi ce qu'était devenu le petit Félix. Elle l'ignorait. Le jeune garçon, embarqué comme mousse à bord d'un navire de commerce, avait déserté ce navire à Calcutta pour se mettre à la recherche de son père. Depuis, aucune nouvelle de lui n'était parvenue à sa sœur.

Le dernier jour arriva, et la mourante l'accueillit avec douceur, espoir et reconnaissance. Il était convenu entre nous que j'aurais soin de Perle, et que je ferais porter l'oiseau chez moi dès que sa maîtresse aurait rendu le dernier soupir. Je me tenais debout à côté du prêtre, au chevet de Cécile, et tandis que le bon vieillard parlait des choses éternelles, je ne pouvais m'empêcher de me laisser distraire par la voix de plus en plus affaiblie qui répétait lentement à l'autre bout de la chambre: « Hélas! je suis bien malade, et nous allons nous quitter! » L'heure avançait, avançait toujours..... J'entendis un gémissement... une main froide étreignit la mienne..... et c'était la fin!

Je priai longtemps au pied du lit, puis je m'approchai de la garde-malade, et je lui recommandai de m'envoyer Perle dès qu'elle aurait trouvé quelqu'un

pour l'emporter. — A quoi bon ? répondit cette femme en montrant la cage. J'y jetai les yeux : l'oiseau était mort. Je sortis de la chambre avec le prêtre.

« Monsieur, me dit-il avant de nous séparer, apprenez à votre fille à bénir Dieu de la sécurité qu'il donne à son innocence, et répétez-lui qu'elle tromperait l'ordre providentiel si, dans sa position heureuse, elle oubliait ses pauvres sœurs de la rue, jetées sans appui et sans conseils à toutes les misères, à toutes les tentations. Je ne puis penser sans amertume à ces chiffons, à ces bijoux, usés depuis longtemps ou dédaignés au fond d'un écriin, et qui, le jour où j'allai quêter pour cette pauvre femme, l'ont emporté chez des personnes

se croyant pieuses et charitables, sur le devoir d'assurer à l'orpheline le pain, la surveillance et l'honneur. Quelques prières, quelques glanes abandonnées à l'indigence ne sont rien ou ne sont que peu de chose, si l'on accorde tout aux caprices de sa vanité, si l'on se refuse au plus léger sacrifice, même lorsqu'il s'agit du salut d'une âme en péril. Il y a de grands coupables devant Dieu qui ne le sont pas suivant le monde. Pour moi, j'ignore qui sera jugé, là-haut, plus sévèrement, ou l'homme tombé, ou celui qui, pouvant prévenir sa chute, ne l'a pas voulu. »

HIPPOLYTE VIOLEAU.

UNE LIONNE EN AFRIQUE

(Suite.)

II

CONZALVE DE BEAULIEU.

Quelques minutes s'écoulèrent ; les cavaliers n'étaient plus qu'à cent pas du tertre contre lequel nous étions adossés ; je distinguais déjà la couleur de leurs chevaux, la forme de leurs vêtements. Ils étaient au nombre de quatre ; deux d'entre eux portaient un manteau rouge, les autres étaient vêtus de légers burnous d'une éblouissante blancheur et dont les plis, gonflés par la rapidité de la course, ondu-laient au gré du vent. Les chances d'un combat inégal, la captivité plus affreuse que la mort, et mille autres sombres images s'offrirent à la fois à mon imagination ; je fermai les yeux pour prier, et je les rouvris presque au même instant ; semblable à un pauvre oiseau fasciné par le magnétisme du serpent, je ne pouvais détacher mes regards de ces terribles cavaliers, dont il me semblait entendre les cris féroces, mais déjà ils avaient changé de direction et s'avançaient plus prompts que l'éclair vers un point de la route que nous n'avions pas encore atteint. Une minute après, M. de *** partit comme une flèche sans prendre le temps de m'avertir de son projet ; il me sembla qu'il courait lui-même à la rencontre de ceux que nous redoutions. Je demeurai encore quelques secondes indécise et tremblante, sans oser prononcer une parole de peur d'effrayer mes enfants ; puis, prenant enfin mon parti, je grim-pai sur le petit tertre pour tâcher de découvrir ce qui allait se passer. Ma curiosité fut bientôt satisfaite. M. de *** avait rejoint les cavaliers, et tous, ayant mis pied à terre, travaillaient de concert avec le cocher à relever la carriole, précipitée par les chevaux au fond du ravin.

Je gardais encore attaché à ma ceinture le bel iris qui avait inspiré à mes enfants le désir de descendre

de voiture, et je rendis grâce à Dieu d'avoir placé sur notre route ces humbles fleurs qui nous avaient peut-être préservés de la mort ; puis je m'acheminai en toute hâte vers le groupe de voyageurs qui, Arabes ou Français, ne m'inspiraient plus aucune crainte.

Lorsque j'arrivai sur le théâtre de l'accident, quatre hommes remontaient le ravin, traînant péniblement après eux la carriole à moitié brisée ; deux autres, les cavaliers à manteaux rouges, gardaient les chevaux. Je voulus leur demander des détails sur l'événement, mais ils ne me comprirent point, et daignèrent à peine faire attention à moi. C'étaient des Arabes engagés dans les spahis, comme je l'appris plus tard ; ils servaient d'escorte aux deux Français, dont l'un était un jeune officier de chasseurs, et l'autre un ecclésiastique. Dès que ceux-ci eurent aidé M. de *** et le voiturier à remettre sur pied la carriole, ils vinrent à moi, tout couverts de sueur et de poussière, mais le sourire de la bienveillance sur les lèvres.

« J'espère, madame, me dit le prêtre, que vous n'aurez pas été trop effrayée de cet accident, dont le résultat pouvait être bien plus funeste ? »

— Comment pourrions-nous faire pour gagner El-Arrouch ? demanda M. de **, en serrant la main de ceux qui venaient de nous prêter leur généreux secours.

— Vous n'en êtes plus qu'à une petite lieue, et nos chevaux sont à la disposition de madame, dit l'officier en saluant avec courtoisie.

— Ma femme est très-peu cavalière, répondit M. de **, et il lui serait difficile de se tenir sur de pareilles selles ; je crois plus prudent d'attendre le convoi, et de la faire monter sur un fourgon.

— Si nous ne sommes plus qu'à une lieue d'El-Arrouch, je me sens de force à faire cette course à pied, dis-je enfin, en surmontant l'émotion qui m'avait empêché de parler jusqu'alors.

— Dans ce cas j'aurai l'honneur de vous accompagner, si vous voulez bien le permettre, reprit l'officier.

— Et moi je cours à la rencontre de notre ami, dit l'ecclésiastique. »

Il remit sur sa soutane noire ce blanc burnous qui me l'avait fait prendre pour un Arabe, remonta à cheval avec l'aisance d'un cavalier consommé, nous salua du geste, et partit au grand galop, suivi d'un spahis, qui, encadré sur sa selle brodée d'or, presque debout sur ses courts étriers, fendait l'air avec une rapidité merveilleuse. Sur un signe du lieutenant, l'autre spahis prit entre ses bras le plus jeune de mes fils, et le plaça devant lui, ce qui m'occasionna une espèce de frisson; mais je les vis bientôt si bons amis que toutes mes appréhensions se dissipèrent. Mes deux autres enfants montèrent tous deux sur le cheval de l'officier, on attela celui de mon mari aux débris de la carriole; le cocher, tout triste de la perte de ses chevaux, restés morts dans le ravin, mais heureux d'avoir eu la présence d'esprit de se jeter à terre assez à temps pour sauver sa vie, conduisit ce bizarre attelage, et nous nous mîmes en marche au petit pas, le lieutenant de chasseurs, M. de **, ma femme de chambre et moi.

Notre nouveau compagnon de route nous raconta que la femme de l'officier blessé, que nous avions vu dans la voiture maçon, voulait aller rejoindre son mari pour le soigner pendant le voyage, quoiqu'elle fût très-malade elle-même des suites d'une couche; le médecin s'opposait fortement à ce départ, et le mal de la pauvre dame s'augmentait encore de son impuissance à remplir un devoir sacré, lorsque l'abbé de Saint-Julien, prêtre plein de zèle et de charité, s'était offert pour aller au-devant du capitaine Garcin. Cette proposition, acceptée avec reconnaissance, avait tranquilisé la pauvre femme, et M. l'abbé de Saint-Julien s'était mis en route, accompagné de deux spahis et de l'officier de chasseurs, qui voulait revoir ses camarades campés à El-Arrouch.

Le jeune homme nous donna aussi des détails intéressants sur les différentes villes d'Afrique qu'il avait parcourues, et sur la manière dont on faisait campagne; il causait avec une extrême facilité, et la simplicité de ses manières, jointe à une politesse pleine à la fois de courtoisie et de réserve, ajoutait encore au charme de sa conversation.

Il se nommait Gonzalve de Beaulieu, et paraissait âgé de vingt-cinq ans tout au plus. C'était un beau garçon, lesté et vigoureux. Ses traits n'avaient rien de remarquable, mais sa taille, quoique un peu au-dessous de la moyenne, était élégante et bien prise; d'abondants cheveux noirs, légèrement frisés, ornaient son front large et pur, et un beau collier de barbe encadrait son mâle visage.

« Voici El-Arrouch, me dit-il en me montrant du doigt deux ou trois maisons en pierre et un certain nombre de baraques renfermées dans un mur d'enceinte (1). »

Les soldats d'avant-poste vinrent nous reconnaître, les sentinelles présentèrent les armes, et nous pénétrâmes dans le camp.

(1) Maintenant le camp d'El-Arrouch est devenu un joli village français où l'on trouve des hôtels, des maisons élégantes et des ressources de plusieurs sortes.

Une femme maigre et brune s'avança alors à notre rencontre : c'était l'aubergiste d'El-Arrouch.

« Venez chez nous, me dit-elle dans un jargon mêlé de provençal et de français, vous y serez aussi bien que dans le plus bel hôtel de Marseille; bon lit et bonne table, je m'en vante.

— Ne comptez pas trop sur ce bien-être, sous peine de mécompte, me dit M. de Beaulieu à demi-voix, la réalité est fort au-dessous des promesses de madame Bodichon, je vous en prévienne, et la délicatesse d'une jeune femme, habituée à tout le confortable européen, aura sans doute à souffrir dans ce taudis décoré du nom d'hôtel; mais à la guerre comme à la guerre.

— Oh! ne craignez rien pour moi, monsieur, j'ai voulu suivre mon mari en Afrique, et je suis bien décidée à supporter gaiement toute les conséquences de cette résolution. D'ailleurs, je ne manque pas de courage.

— Excepté contre les cavaliers enveloppés de burnous, me dit-il en souriant, car je lui avais conté ma frayeur récente. »

En causant ainsi, mon bras appuyé sur le sien, je sentis tout à coup mes vêtements tirés avec force, et, baissant les yeux, j'aperçus à mes pieds un animal de la taille d'un gros boule-dogue, à la tête puissante, aux yeux ardents, qui se tenait devant nous comme pour me barrer le passage. Je poussai un cri d'effroi.

« Voici le cas de faire appel à votre courage, dit en riant M. de Beaulieu, quoique ce lionceau ne soit pas si méchant qu'il en a l'air. »

C'était un lionceau, en effet, qui se jouait avec les plis de ma robe et les franges de mon schall; je le reconnus alors, et je devins si pâle et si tremblante que le jeune officier cessa ses plaisanteries. Pendant que, par un mouvement instinctif, je quittais brusquement son bras pour protéger mes enfants, en me plaçant entre eux et le terrible animal, il prit par le cou l'objet de ma frayeur, et appelant l'aubergiste.

« Monsieur Bodichon, dit-il, ceci n'est point un chien de salon, enfermez votre lion, et qu'on ne l'aperçoive plus tant que madame demeurera à El-Arrouch.

— Bah! répondit un gros homme qui sortait d'une grande baraque en planches mal jointes, Saïd est doux comme un agneau, et mes enfants jouent avec lui du matin au soir.

— N'importe, répondit l'officier d'un ton d'autorité, faites ce que je vous dis. »

Nous entrâmes dans l'hôtel tant vanté par madame Bodichon, et qui n'était autre que la baraque en planches, d'où j'avais vu sortir son mari. Je me laissai tomber encore toute tremblante sur un fauteuil de paille, le seul meuble de la salle.

« Comment vous trouvez-vous maintenant? me demanda M. de Beaulieu.

— Beaucoup mieux, lui répondis-je, en m'efforçant de sourire, mais voilà une aventure à laquelle je ne m'attendais guère.

— Ce lionceau n'a pas un an, reprit-il; élevé au milieu des soldats, qui s'amuse de lui comme d'un jeune chien, il n'a jamais fait de mal à personne. Il faut cependant convenir qu'on abuse peut-être, dans la province de Constantine, de la facilité de se procurer et d'apprivoiser de pareils animaux; plusieurs officiers en élèvent pour leur plaisir, quelques négociants spéculent sur le produit de leur vente, et la liberté presque entière qu'on leur laisse peut devenir dangereuse. »

Dans ce moment, mon mari, qui avait été faire sa visite au commandant du camp d'El-Arrouch, entra dans la salle avec cet officier supérieur, et j'oubliai bien vite, dans une conversation pleine d'intérêt, les sensations pénibles de la journée et la fatigue de la route.

III

L'AMAZONE.

Lorsque le convoi fut arrivé avec nos effets, et lorsque je fus reposée de la marche, madame Bodichon me fit prendre possession de ce qu'elle appelait pompeusement la chambre d'honneur, c'est-à-dire d'une cellule en planches, de six pieds carrés, contenant une couchette de bois de sapin avec un seul matelas et des draps d'un blanc douteux; deux chaises de paille, une petite table boiteuse, couverte d'une serviette, d'une cuvette et d'un pot à eau en faïence anglaise, complétaient le mobilier.

Le commandant supérieur, brave militaire, tout disposé à faire de son mieux les honneurs d'El-Arrouch, vint m'offrir de visiter le camp avec lui. Ce n'était ni bien long ni bien curieux à voir : une enceinte presque circulaire, défendue par un fossé assez large, et formée par un mur épais percé de meurtrières; un pavillon où logeaient les officiers, d'énormes meules de foin, des écuries pour les chevaux, et une salle de spectacle où les soldats jouaient des vaudeville pour combattre la nostalgie. Cette salle de spectacle, construite en planches non rabotées et dans laquelle un zéphyr imberbe faisait les rôles de jeune première avec une distinction qui lui attirait chaque soir des applaudissements frénétiques, était le monument principal d'El-Arrouch; je m'en doutai bientôt au soin qu'on mit à m'en faire examiner les détails.

Lorsque nous en sortîmes, après avoir donné de justes éloges à la perfection des décors, créés, comme tout le reste, par l'industrie des zéphirs (1), on vint avertir le commandant supérieur que quatre voyageurs, trois hommes et une femme, arrivaient de Philippeville, dont ils n'étaient partis que plusieurs heures après le convoi. Ils se trouvaient donc en contravention avec l'ordre qui défendait de s'aventurer sur cette route, sans une escorte d'au moins quatre hommes armés, et, pour ce fait, condamnables à l'amende et à la prison.

A peine le caporal eut-il fait son rapport, que des pas de chevaux se firent entendre, et que la dame qui la veille m'avait adressé la parole dans les rues de Philippeville, s'avança sur un beau cheval noir, et suivie de trois cavaliers.

La taille gracieuse de cette femme était alors serrée dans une amazone de fin drap vert foncé, dont la longue jupe ne déroba point entièrement des pieds mignons, étroitement chaussés d'un brodequin noir. Un chapeau de feutre gris, ombragé d'une longue plume d'autruche, couvrait en partie ses cheveux d'ébène, qui retombaient en boucles onduleuses jusque sur sa poitrine haletante; son visage était animé par l'exercice et par la colère, et ses yeux brillaient d'un feu sombre. D'une de ses blanches mains elle tenait à la fois sa cravache à pomme d'ar-

gent et les rênes de son cheval, de l'autre elle cherchait à rejeter en arrière le voile de gaze que le vent ramenait sur sa figure. En apercevant le commandant, qui portait les insignes de son grade, la dame arrêta brusquement sa monture, et d'une voix naturellement pleine, mais que l'empressement rendait perçante et criarde :

« Colonel, dit-elle, est-ce ainsi que les soldats qui sont sous vos ordres comprennent les devoirs de l'hospitalité ? »

— Vous ici, madame ! s'écria le colonel avec surprise.

— Oui, monsieur ; que trouvez-vous là d'étonnant, s'il vous plaît ? Ne m'est-il plus permis de voyager pour mon plaisir ou pour mes affaires, et dois-je me croire en retraite, parce qu'on y a mis le général ?

— En retraite, répéta le colonel avec ironie. Dieu me garde d'une telle pensée, madame ; une jolie femme comme vous, ce serait un meurtre !

— Il s'agit bien de ces fadeurs, reprit-elle avec impatience ; savez-vous qu'on me menace de la prison dans ce camp que vous commandez ? Mais, sur mon âme, je n'irai pas, je vous le jure, et le premier qui oserait porter la main sur moi se repentirait de son audace. »

En prononçant ces mots, très-fortement accentués, l'amazone brandissait un pistolet qu'elle venait de tirer de l'arçon de sa selle.

Le commandant leva les épaules d'un air de pitié, et se tournant vers les jeunes gens qui accompagnaient cette femme :

« A quelle heure êtes-vous partis de Philippeville, messieurs ? leur dit-il froidement.

— Un peu avant midi, répondirent-ils.

— C'est une grande imprudence et une faute contre la discipline.

— L'ordre parle de quatre personnes armées, objecta le plus jeune des cavaliers. Eh bien ! contemplez l'attitude de madame, colonel, et comptez-la comme un de nous, regardez-la même comme notre chef.

— L'observation n'est pas mauvaise, dit en souriant le commandant supérieur ; cependant, comme l'ordre dit quatre hommes, vous paierez l'amende pour le bon exemple, et je vous ferai grâce de la prison pour l'amour des beaux yeux de madame. »

Les cavaliers s'inclinèrent. Le colonel s'approcha de l'amazone, qui tenait toujours à la main son redoutable pistolet.

« J'espère que vous me permettrez d'aller tout à l'heure faire ma paix avec vous, lui dit-il, d'anciens amis ne doivent pas se quitter de la sorte. »

Elle fronça le sourcil, détourna la tête par un mouvement de superbe dédain, et fit partir son cheval au galop sans faire aucune réponse.

Le colonel la regarda s'éloigner, droite et fière, sur son coursier fougueux ; un sourire railleur effleura ses lèvres, puis il vint vers nous et d'un air fort aimable :

« Permettez-moi de vous reconduire jusqu'à l'hôtel, me dit-il. »

Lorsque nous rentrâmes chez madame Bodichon, deux tables étaient proprement servies au milieu de la grande salle : l'une pour les officiers de la garnison, qui nous avaient invités à dîner avec eux, l'autre destinée aux voyageurs de passage. Nous trouvâmes la

(1) Soldats des bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

plupart des convives déjà réunis dans cette pièce, et M. de Beaulieu avec eux. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, me demandant si j'étais entièrement remise de mes fatigues et de mes émotions.

« Vous connaissez donc M. de Beaulieu ? » me dit le commandant supérieur, lorsque le jeune officier eut rejoint ses camarades.

Je lui racontai notre aventure du matin.

« C'est un excellent garçon et un brave militaire, » me dit-il d'un ton plus significatif encore que ses paroles.

On se mit à table, j'étais placée entre le colonel et M. de Beaulieu, nous faisions face à la porte; l'ecclésiastique que j'avais vu le matin était assis vis-à-vis de nous, à côté du capitaine blessé, auquel il prodiguait les soins les plus attentifs. On mangea d'abord presque en silence, avec un appétit aiguisé, pour la plupart d'entre nous, par le grand air et par des exercices violents; puis la conversation s'établit peu à peu, quelques bouteilles de vins étrangers circulèrent à la ronde; tous ces jeunes officiers, presque élevés dans les camps, et que ma présence avait d'abord un peu gênés, se gênèrent un peu moins. Les salies se multiplièrent, se croisant dans tous les sens, donnant lieu à de francs éclats de rire.

L'ecclésiastique fournit aussi son contingent d'anecdotes et de bons mots; M. de Beaulieu surtout montrait une gaieté presque enfantine, les plaisanteries pleuvaient sur lui, et il les renvoyait à leurs auteurs avec promptitude; c'était le bond de la balle élastique sur la raquette des joueurs; on sentait qu'il était heureux dans cette réunion de camarades qu'il revoyait après une longue absence.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et quatre nouveaux personnages entrèrent dans la salle; c'était la dame au pistolet, suivie de ses trois cavaliers. Le colonel fit un petit geste d'impatience, et salua cependant avec politesse. La dame s'avança la tête haute, la contenance assurée; elle avait entièrement changé de toilette, et le négligé le plus élégant remplaçait son amazone.

« Qu'on nous serve ! » dit-elle d'un ton impérieux qui paraissait lui être habituel.

Dans ce moment, M. de Beaulieu échangeait une plaisanterie avec l'ecclésiastique, mais il tressaillit à cette voix, comme si le tocsin eût résonné à son oreille; relevant la tête aussitôt, il aperçut cette femme, qui était debout en face de lui, et leurs regards se rencontrèrent. Ce qui se passa alors dans leurs âmes, nul des assistants ne le comprit sans doute, mais le jeune officier devint blême; ses yeux, si brillants, tout à l'heure, de malice et de gaieté, se dilatèrent fixement; il demeura comme atterré. Quant à l'inconnue, elle ne changea point de couleur; son visage ne savait-il plus rougir, ou le fard que je soupçonnais posé sur ses joues si roses, quoique légèrement ridées, rendait-il imperceptible la circulation plus rapide du sang ? Je l'ignore; mais je vis son œil vert s'animer d'un feu sombre, comme celui d'une hyène en colère, et la contraction de ses lèvres minces et pâles trahir l'agitation de son âme. Ce fut l'affaire d'un instant, elle prit sa place à la table d'hôte, et personne que moi, peut-être, ne remarqua son trouble secret.

Cependant la présence de cette femme semblait avoir éteint la gaieté de nos convives, c'était comme

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N° II.

une averse imprévue tombant sur un feu d'artifice; le colonel gardait le silence, M. de Beaulieu demeurait triste et rêveur; les autres jeunes gens observaient la nouvelle venue avec curiosité.

« Qu'avez-vous donc, madame ? lui disait l'un de ses compagnons de route.

— Moi, rien, lui répondit-elle d'un ton brusque.

— Mais vous ne mangez point !

— C'est que tout ce qu'on nous sert est détestable.

— Garçon, apportez-nous autre chose, du gibier, du vin de Champagne, tout ce que vous avez de meilleur. »

Mais en vain madame Bôdichon s'évertua-t-elle de son mieux pour offrir à la voyageuse un repas digne d'elle; en vain les trois jeunes gens rivalisèrent-ils d'empressement et de galanterie, la belle dame demeurait sombre et maussade, ne daignant pas même remercier d'un regard pour les prévenances dont elle était l'objet.

Comme notre repas touchait à sa fin, un planton vint apporter au commandant supérieur des dépêches arrivées à l'instant même; cet officier sortit pour en prendre connaissance, et M. de Beaulieu le suivit aussitôt, sous prétexte d'avoir par le spahis, porteur de ce message, des nouvelles impatientement attendues; l'ecclésiastique s'était déjà retiré avec son malade, qui avait besoin de repos.

« Qu'est-il donc arrivé à ce diable de Beaulieu ? dit un petit sous-lieutenant de zéphyrs; tout à l'heure il était plus gai qu'un pinson, et le voilà devenu triste et pensif comme un faiseur d'élégies.

— Privilège des beaux garçons, mon cher, répondit un autre officier; ils ont des caprices comme les jolies femmes.

— Bah ! dit un vieux capitaine, Beaulieu n'est pas un garçon à caprices; je le connais bien pour avoir manœuvré avec lui sous les balles des Bédouins; mais sa blessure est à peine guérie, et il en souffre quelquefois; c'est comme le coup de feu que j'ai reçu à Bône, dont je me ressens encore de temps à autre au point de m'ôter l'appétit.

— Oh ! pour aujourd'hui, soyez sans inquiétude sur son compte, capitaine, le gaillard a mangé comme un ogre.

— Il sera devenu poète depuis que nous ne l'avons vu, reprit le sous-lieutenant.

— Et non, mon cher, il est amoureux, dit un officier d'état-major, homme d'esprit et grand parleur.

— Et de qui donc, s'il vous plaît ? demanda-t-on de toute part.

— Mais toujours de cette même beauté qu'il a sauvée des flammes; c'est un vrai chevalier français, messieurs, fidèle à sa dame : constance et loyauté, c'est sa devise.

— Que diable nous chante-t-il là ? dit le vieux capitaine.

— La vérité, parole d'honneur ! Comment ! vous ne savez pas cette histoire ?

— Les histoires de Berteau ressemblent souvent à des contes, dit le sous-lieutenant, j'ai l'honneur de vous en prévenir.

— Histoire ou conte, j'aurai du plaisir à l'entendre, dit le capitaine.

— Qu'à cela ne tienne, répondit M. Berteau, quoique j'aie lieu d'être surpris de votre ignorance, vous, les vieux amis de ce cher Beaulieu.

— Vous verrez qu'il a réservé ses confidences pour Bertheau, comme le plus capable de lui donner un bon conseil, dit en riant le sous-lieutenant de zéphyrs.

— A cause de sa sagesse bien reconnue, reprit un autre.

— Non, à cause de sa discrétion, dit un troisième, tout en commençant à fredonner un vieux air d'opéra.

— Silence, jeunes gens, cria le capitaine, laissez parler Bertheau.

— Ne somnons-nous pas au 13 novembre? dit celui-ci d'une voix assez forte pour dominer celle de ses camarades, qui jasaient tous en même temps.

— Sans doute, répondit le capitaine.

— Eh bien, il y a juste six ans de cela, reprit l'officier d'état-major, mais nous n'étions pas tranquillement à table comme à cette heure, car c'était un jour terrible et glorieux à la fois; les balles tombaient dru comme la grêle, et les vieux murs de Constantine s'écroulaient sous les foudres de notre artillerie. Déjà les zouaves, commandés par le colonel de Lamoricière, s'étaient précipités sur la brèche, et les corps d'un bon nombre de ces braves gisaient sur le sol ensanglanté. D'autres, plus heureux, ayant escaladé les remparts, cherchaient un passage pour pénétrer dans la ville, mais les débris des murs abattus obstruaient l'entrée de ces rues tortueuses, labyrinthes immondes, dont il fallait chercher le fil sous le feu d'une mousqueterie meurtrière. Les Arabes, postés dans la rue, aux lucarnes et sur les toits, croisaient leurs feux dans tous les sens. Chaque maison se convertissait en forteresse nouvelle qu'il fallait prendre d'assaut; c'était des luttes corps à corps, des combats partiels dont les détails resteront toujours inconnus, quoique bien dignes de mémoire. On avançait cependant, car les obstacles sont au courage français ce que l'huile est à la flamme, ils le ravivent au lieu de l'éteindre. Les zouaves avaient trouvé une voie qui, s'élargissant à distance, semblait donner accès au cœur de la ville, et nous nous y précipitions à l'envi, quand tout à coup une explosion terrible ébranla la terre et les airs; les maisons s'écroulèrent, entraînant sous leur chute vainqueurs et vaincus; la flamme pétilla, les mourants gémissaient, mille voix se confondent; ce désastre, causé par l'incendie d'un magasin à poudre, nous semblait alors être l'effet d'une mine creusée par les Arabes, et nul ne savait si nous n'en rencontrerions pas d'autres sur notre passage.

» Plusieurs officiers avaient été mis hors de combat et votre serviteur était du nombre; j'avais sauté comme une carpe, et j'étais retombé à terre le corps moulu, la jambe droite fracassée; un homme vint à moi, me tendit la main, et, me débarrassant des débris qui m'ensevelissaient à demi, m'aida à me relever: ce camarade c'était Beaulieu.

« — Êtes-vous blessé? me demanda-t-il.

» — Ce n'est rien, lui répondis-je en cachant une grimace qui aurait démenti mes paroles.

» — Alors cela va bien, dit-il en s'éloignant avec la précipitation d'un cheval échappé.

» — Où courez-vous? lui criai-je de toute la force de mes poumons.

» Mais il ne m'entendit même pas, et je le perdis bientôt de vue au milieu d'un tourbillon de poussière et de fumée. Un instant après je vis reparaitre

mon gaillard éperdu, hors d'haleine, la barbe et les cheveux brûlés, le visage aussi noir que celui d'un Éthiopien, et portant dans ses bras une femme jeune et belle, dont les cris étaient parvenus jusqu'à lui, et qu'il avait été enlever, au risque de se rôir ou de se casser le cou, au plus haut d'une maison à moitié écroulée.

— Et que fit-il de cette femme? demandai-je au narrateur, dont le débit plein de verve m'avait intéressé vivement.

— Il la déposa doucement à terre, en chevalier courtois, et courut de nouveau vers le lieu du désastre, sans doute alléché par l'appât d'une semblable trouvaille; mais il ne découvrit plus rien absolument, qu'un pauvre soldat gisant sous les décombres, et qui rendit l'âme avant qu'on ne fût parvenu à le dégager.

» Lorsque Beaulieu revint à l'endroit où il avait laissé sa mauresque, la jeune femme avait disparu, mais l'image de cette belle aux cheveux d'or, aux lèvres de corail, comme disent les Arabes, était à jamais gravée dans son cœur.

— Farceur! dit le vieux capitaine en hochant la tête, la Mauresque est une œuvre de votre imagination.

— Non, non, reprit l'officier d'état-major, il se pourrait que j'eusse légèrement brodé les circonstances, le sentiment est peut-être un peu de mon invention, je l'avoue, mais le fond de l'aventure est véritable.

— Pourquoi pas? dit le petit officier de zéphyrs; sauf les yeux bleus ou les dents blanches que l'on n'avait guère le temps d'examiner dans un moment pareil, je ne vois rien d'extraordinaire dans tout cela, et Beaulieu n'est pas le seul Français qui ait sauvé la vie à de pauvres femmes dans ce jour terrible.

— Sans doute, reprit le narrateur, mais le beau de l'aventure, le merveilleux de l'histoire, ce qui fait rêver notre héros quand il n'a rien de mieux à faire cependant, ce qui l'a préoccupé pendant plus d'une nuit de bivouac, et qui le préoccupe encore, j'aime à le croire, vous ne le devineriez point, messieurs.

— Dites-le-nous tout de suite, mon cher, ce sera plus vite fait, reprit le capitaine.

L'officier se posa sur son siège, croisa ses jambes l'une sur l'autre, avala un grand verre de vin de Bordeaux, ne se pressant nullement, en orateur qui jouit de son succès, et sans doute aussi pour prolonger l'attention flatteuse que lui prêtait son auditoire; il continua en ces termes :

« L'espèce d'hésitation causée par l'horrible catastrophe de l'incendie du magasin à poudre, ne dura qu'un instant. Les chefs rallièrent leurs soldats, on se rendit maître de la ville, et nous pénétrâmes jusque dans l'enceinte de la Kasbah.

» Pendant que beaucoup de ces malheureux Arabes trouvaient une mort affreuse en cherchant à s'échapper par le ravin, au moyen de longues cordes auxquelles ils s'attachaient pour descendre, et qui, rompant fréquemment sous un poids trop considérable, les précipitaient mutilés au fond du Reummel, le duc de Nemours et le général Vallée s'emparaient du palais d'Achmet; nos soldats prenaient possession des maisons désertes, et l'on organisait une ambulance où je me retrouvai bientôt côte à côte avec ce cher Beaulieu. Il était brûlé à plusieurs endroits, et le chirurgien craignait même pour sa vue, mais lui ne s'en in-

quittait guère, il pensait à sa belle Mauresque, et aux paroles qui étaient sorties de sa bouche.

Ici le petit sous-lieutenant éclata de rire.

« Vous nous permettez, mon cher, dit-il, de ne pas ajouter plus de foi aux discours de la Mauresque, qu'à ses yeux bleus et à ses lèvres de corail, car vous oubliez que Beaulieu n'a appris l'arabe que depuis fort peu de temps, et qu'il n'en comprenait pas un mot à cette époque. »

— Aussi n'est-ce point en arabe que parla cette femme, reprit gravement le conteur.

— Ah ! ah ! voilà qui devient merveilleux en effet, dit le zéphyre.

— Enfin, que dit-elle donc ? demandai-je à mon tour.

— Ce qu'elle dit, madame ? ce que vous auriez peut-être dit à sa place, deux mots seulement ; mais deux mots français, une exclamation toute chrétienne : Jésus ! Marie !

— C'est vraiment bien extraordinaire ! s'écria-t-on de toutes parts.

— N'est-ce pas ? dit l'officier avec un sourire de satisfaction.

— Bah ! dit le sous-lieutenant, ne voyez-vous point qu'il nous fait un conte !

— *Se non è vero, è bene trovato*, observa un camarade qui jusqu'alors avait gardé le silence. »

Dans ce moment le commandant rentra dans la salle.

« Pardonnez-moi, madame, de vous avoir laissée un instant, me dit-il, mais pour nous, militaires, le devoir avant tout. Garçon, servez le café. »

Et pendant que je m'approchais du guéridon sur lequel on déposait les tasses, l'étrangère quitta aussi sa table, et s'avançant près de l'officier d'état-major, elle lui dit d'une voix légèrement émue :

« Monsieur, l'histoire que vous venez de raconter est-elle véritable ? »

— Très-certainement, madame, répondit-il avec un sourire qui semblait démentir son assertion.

— M'en donneriez-vous votre parole d'honneur, monsieur ? »

La voix bruyante du commandant, qui engageait ses officiers à savourer le nectar africain, m'empêcha d'entendre la suite de cet aparté, après lequel la dame inconnue, appuyée sur le bras du plus jeune de ses cavaliers, s'éloigna sans saluer personne.

Le colonel proposa alors de faire un petit tour de promenade dans le camp, où l'on devait donner, après je ne sais plus quel vaudeville, la quatrième représentation des *Amis de régiment*, drame instructif et moral, faisant suite à *l'Honnête criminel*, de M. Fabre, comme le disait plaisamment l'officier d'état-major, et n'ayant que six ou sept actes tout au plus. La pièce, ainsi que les décors, était due au talent des zéphyrs, et avait à El-Arrouch un succès prodigieux. Je n'eus garde de contester son mérite, mais la course du matin me donnant le droit d'être fatiguée, je priai ces messieurs d'agréer mes excuses, et je me retirai avec mes enfants.

IV

A TRAVERS LA FENTE D'UNE CLOISON.

Comme je rentrais à l'hôtel, j'aperçus madame Bo-

dichon en robe de soie verte, prétentieusement coiffée d'un bonnet à rubans rouges, qui n'ajoutait cependant que peu d'éclat aux charmes de sa personne.

« Madame ne va pas au spectacle ? me dit-elle avec surprise. »

— Je vais me coucher, lui répondis-je.

— Ce sera cependant bien beau, reprit madame Bodichon, et je me dépêche, de peur de manquer l'entrée en scène ; du reste, tout est prêt dans votre chambre ; Madeleine est de garde ; si vous en avez besoin, vous n'aurez qu'à l'appeler. »

Madeline était à la fois la servante, la femme de chambre et le garçon de l'hôtel. Elle m'apporta de la lumière. Pendant ce temps, j'entendis madame Bodichon répéter sur le seuil de sa porte :

« Comment, vous n'allez pas au spectacle ? c'est cependant bien beau ! »

— Je n'en doute nullement, répondit une voix que je reconnus de suite ; mais j'attends ici M. l'abbé de Saint-Julien, qui doit venir me rejoindre.

— Vous trouverez l'*Akbar* sur la grande table, et si vous voulez des cigares, Madeleine est de garde : pour moi, je m'en vais bien vite. »

Dès que Madeleine eut allumé une bougie, elle me tira sa révérence en me disant :

« Puisque madame a sa femme de chambre, mes services lui sont inutiles, et je puis aller au spectacle voir jouer le sergent Mayer, qui est si gentil dans le rôle de la cantinière. »

Pauvre fille, qui devait avoir besoin de tant de vertu et de force d'âme pour se conserver pure au milieu de tous ces soldats, et qui recevait ses leçons de morale dans une salle de spectacle !

Nous fîmes nos prières du soir, mes enfants, Virginie et moi ; puis, après avoir embrassé mes petits anges, qui paraissaient enchantés de cette vie aventureuse, je me retirai dans ma chambre, presque attentive à la leur.

Tandis que je refermais ma porte, un courant d'air éteignit soudain ma bougie, mais je ne demeurai point dans l'obscurité pour cela, car les planches qui formaient seules les murs extérieurs et intérieurs de l'hôtel s'étant desséchées pendant l'été, le papier qui les couvrait avait craqué de toutes parts, de sorte que la *chambre d'honneur* se trouvait littéralement percée à jour. Cette découverte simplifia beaucoup ma toilette de nuit ; je me jetai tout habillée sur le lit qui était appuyé contre la cloison séparant cette pièce de la salle commune.

A peine avais-je pris la position horizontale, que, par un intervalle presque assez large pour pouvoir passer le petit doigt, j'aperçus le lieutenant de chasseurs assis dans un fauteuil de paille, la tête appuyée entre ses mains, comme un homme plongé dans une rêverie profonde.

Le récit de l'officier d'état-major me revint en mémoire.

M. de Beaulieu était sans doute occupé du souvenir de la belle Mauresque !

Et mon imagination, excitée par les événements du jour, créa en quelques minutes une histoire si pathétique que les larmes m'en vinrent aux yeux ; car les femmes s'attendrissent aisément sur le sort de tout homme qui a fait une action généreuse, surtout si elles peuvent le croire aimable et malheureux.

J'en étais juste au dénouement de ce roman inédit,

lorsque, jetant un nouveau regard sur le lieutenant, regard compatissant et voilé de pleurs, je m'aperçus que le jeune homme tenait aussi un mouchoir à la main. Il en trempa le bout dans un verre plein d'eau, et se bassina les tempes et le front avec une gravité imperturbable. Hélas ! le prestige avait disparu ; l'air pensif de mon héros et sa pose romantique n'étaient plus à mes yeux que le résultat d'une prosaïque migraine, ce qui me donna contre M. de Beaulieu une humeur effroyable. Je me retournai du côté droit, pour ne plus voir ce vilain homme qui se mêlait d'avoir simplement mal à la tête, comme le premier venu, au lieu de se consumer lentement en de longs et inutiles regrets, et je résolus d'oublier dans le sommeil cette mystification secrète, que ma folle imagination avait certainement bien méritée. Mais puisqu'il faut m'en accuser, quelque mauvaise opinion que cet aveu puisse donner de moi, ma curiosité de fille d'Ève ne me permit pas de me livrer au repos, car à peine avais-je posé ma tête sur l'oreiller, qu'il me sembla entendre dans la chambre voisine comme le frôlement d'une robe de soie, et des pas si légers qu'ils ne pouvaient être ceux d'un officier de cavalerie, chaussé de bottes à éperons.

Madame Bodichon avait-elle quitté le spectacle avant la fin de la pièce ? Cela me paraissait difficile à croire, après l'empressement qu'elle avait témoigné pour s'y rendre ; et si ce n'était pas madame Bodichon, qui entraînait donc en robe de soie dans la grande salle ? Il me plut de me figurer que cette incertitude éloignerait de moi le sommeil, et, sans trop savoir comment cela se fit, je me retrouvai les yeux collés à la fente de la cloison.

Je revis alors M. de Beaulieu toujours assis dans son fauteuil, tournant le dos à la porte, et tout près de lui la dame inconnue, qui s'avancait furtivement, seule cette fois, et tremblante d'une émotion dont je ne pouvais me rendre compte, tant la timidité semblait étrangère à sa nature. Elle me parut bien belle ainsi, vue à distance et le regard presque modeste ; mais à peine M. de Beaulieu l'eut-il aperçue, qu'il se leva subitement, et fit quelques pas vers la porte, avec la précipitation d'une jeune fille qui découvrirait un scorpion.

« Restez, Gonzalve, lui dit-elle d'une voix mal assurée.

— Je vous cède la place, madame, répondit-il en s'inclinant.

— Restez, je vous prie, car c'est vous que je cherchais, continua la dame d'un ton si doux que j'en demeurai ébahie, moi qui n'avais entendu sortir de sa bouche que des accents impérieux ou le babil d'une coquette.

— Et d'où me vient tant d'honneur ? » répondit M. de Beaulieu d'un air tellement sardonique qu'il était à lui seul une insulte.

Par quel mystère inexplicable le jeune homme que j'avais vu si poli, que l'on peignait si bon, si généreux, se montrait-il à ce point farouche et incivil, et la femme que j'avais jugée orgueilleuse et colère, devenait-elle douce et patiente comme une colombe blessée ? Pourquoi l'ange se changeait-il en démon, tandis que le loup devenait un agneau ? J'aurais voulu être tout yeux et tout oreilles, et cependant une voix intime criait au fond de ma conscience qu'il serait peu délicat de profiter du hasard qui me per-

mettait de surprendre les secrets d'autrui ; je toussai de toutes mes forces et à plusieurs reprises pour avertir mes voisins de la présence d'un tiers, mais ils ne firent point attention à cet avis, car la dame continua :

« Oui, Gonzalve, je vous cherchais, ne fût-ce que pour vous expliquer ma présence en ces lieux et les motifs de mon voyage.

— Personne ne m'a donné le droit de surveillance sur votre conduite, madame ; ce serait d'ailleurs une trop rude tâche pour que je l'acceptasse jamais. Toute explication est donc inutile. »

L'inconnue se mordit les lèvres, mais elle continua avec une modération qui m'étonnait de plus en plus.

« Sans doute vous n'avez sur moi aucun droit de surveillance, mais comme je ne puis ignorer que vous vous êtes souvent approprié celui de contrôle, et que vous l'avez toujours exercé avec rigueur, je crois utile de vous prévenir que l'un des hommes qui m'accompagnent est mon proche parent, et que les deux autres sont les cousins du premier. »

M. de Beaulieu sourit avec dédain.

« Est-ce tout, dit-il froidement, et puis-je me retirer, madame ? »

— Méchant ! dit l'inconnue d'une voix qu'elle cherchait à rendre enjouée. Pourquoi ne me demandez-vous point des nouvelles de votre oncle ?

— Parce que vous en savez rarement, madame.

— C'est pourtant lui qui m'a priée de faire ce voyage ; vous voyez que ma feuille de route est bien en règle, comme dirait un sous-lieutenant.

— Parbleu, madame, ce n'est pas moi qui vous soutiendrai le contraire, j'ai des principes plus larges que vous ne pensez ; je crois qu'il est des femmes qui ont acquis par une longue expérience le droit de voyager en toutes convenances, avec ou sans cousin. »

La lionne commença à rugir. Cette allusion à son âge la piquait vivement.

« Et vous me classez dans le nombre de ces femmes ? répondit-elle d'une voix que le dépit avait ramené à son diapason naturel.

— Dieu m'en préserve, madame, dit l'officier en s'inclinant, et comme charmé d'avoir trouvé l'endroit sensible ; je respecte trop mes grands parents pour oser leur dire une vérité offensante.

— Vous oubliez, monsieur, que je ne suis votre tante que par alliance, et l'énorme différence d'âge qui existe entre M. de Veaucouliers et moi...

— Je n'ai malheureusement rien oublié, interrompit brusquement le jeune homme, je ne le sens que trop auprès de vous. »

Et il s'élança vers la porte.

« Au nom du ciel, ne vous en allez point ainsi, Gonzalve ! cria la dame, car, dussé-je en mourir, il faut que je vous parle.

— Qu'y a-t-il donc encore de commun entre vous et moi, répondit tristement l'officier, et quelle conversation pourrions-nous avoir ensemble qui ne tourne aussitôt en aigreur et en dispute ?

— Asseyez-vous là, » dit-elle en lui montrant un siège.

Et comme le jeune homme hésitait, désirant se soustraire à un tête-à-tête qui semblait lui peser beaucoup :

« Ne puis-je demander au neveu de mon mari un

service qu'il ne refuserait point à la dernière des femmes ?

— Parlez, je vous écoute, dit-il en s'appuyant sur le dossier de la chaise qu'on lui avait offerte.

— Vous étiez au siège de Constantine, n'est-il pas vrai, Gonzalve ?

— Oui, madame.

— Vous vous y êtes conduit en brave ?

— Tous les Français sont braves, madame.

— Vous y avez sauvé la vie à une jeune femme ? »

L'officier resta un moment sans répondre, comme pour rassembler ses souvenirs.

« Je le crois, dit-il enfin avec beaucoup de naturel, quoiqu'il ne me soit pas tout à fait démontré que la personne que j'ai aidée à sortir des décombres n'eût pas réussi à se tirer d'affaire sans mon secours.

— Et cette jeune femme portait le costume oriental ?

— Cela va sans dire, puisqu'il n'y avait point alors d'Européennes à Constantine... Mais où voulez-vous donc en venir, et que signifient toutes ces questions ? Auriez-vous parlé de me faire rendre compte de ma conduite ? Dans ce cas, vous perdriez votre enjeu, je vous en avertis. Venez au fait, s'il vous plaît ; qu'attendez-vous de moi, madame ?

— Et quoi ! ne l'avez-vous point déjà compris ? Un récit exact de votre aventure, mille détails sur cette Mauresque aux yeux bleus.

— Et que vous importent, à vous, et la Mauresque et le neveu de votre mari ?

— Est-il vrai qu'elle parlât français ?

— Qui vous a fait ce conte ? dit le jeune homme en levant les épaules.

— Encore une espérance déçue, répondit-elle en se laissant tomber sur sa chaise dans l'attitude d'un amer découragement.

— Et quand même cela serait vrai, en quoi tout cela peut-il vous intéresser ?

— Mais vous ne connaissez pas mon malheur, ou ce n'est point un cœur humain qui bat dans votre poitrine ! s'écria-t-elle en bondissant sur son siège.

— Du diable si je comprends le but de cette comédie, reprit M. de Beaulieu en croisant ses bras avec calme.

— Gonzalve, je veux tout savoir ! s'écria-t-elle en frappant du pied ; parlez, que vous a dit cette femme ? quel âge avait-elle ?

— Mais c'est donc une monomanie, répondit l'officier ; son âge, est-ce que je le sais.... douze ans peut-être.

— Douze ans ! vous êtes sûr qu'elle n'avait que douze ans ?... Mon Dieu, que je suis malheureuse ! »

Et la lionne fondit en larmes.

« Elle en avait trente, si cela peut vous être agréable, dit M. de Beaulieu avec impatience ; ai-je eu le temps d'y prendre garde... Mais, de grâce, madame, épargnez-vous une attaque de nerfs tout à fait inutile, nous sommes seuls, l'effet serait manqué.

— Vous dites trente maintenant, reprit madame de Veaucouliers sans paraître faire attention aux sarcasmes du jeune homme, et comme si elle eût suivi le fil d'une idée : par pitié ne me cachez rien, a-t-elle vraiment parlé français ?

— Il en sera de ses paroles comme de son âge, absolument ce que vous voudrez, madame.

— Monstre ! dit-elle en fureur, vous vous faites un

cruel plaisir de prolonger mes angoisses, car il est impossible que vous n'ayez pas compris le but de mes questions. Oh ! ce n'est point Stéphanie qui se jouerait ainsi de ma douleur !

— Vous osez prononcer ce nom devant moi ! s'écria l'officier rouge de colère. Ah ! vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme ! »

Madame de Veaucouliers tressaillit convulsivement.

« Ingrat ! dit-elle ; est-ce la préférence que je vous témoignai jadis sur votre sœur qui me vaut tant d'injures ?

— Non, madame, reprit-il avec une exaspération toujours croissante, c'est votre infâme conduite à l'égard de cet ange, dont le nom dans votre bouche me semble une profanation ; ce sont vos injustices que je connais toutes !... C'est mon impuissance à les punir surtout...

— Mes injustices ! interrompit-elle d'un ton d'ironie affectée, pourquoi n'avez-vous pas dit mes crimes ?

— Aussi bien aurais-je pu le dire, car c'est un crime en effet dont vous vous êtes rendue coupable, un crime dont vous aurez à répondre devant Dieu, un crime qui tôt ou tard retombera sur vous et sur votre fille.

— Au nom du ciel, ne parlez point de ma fille, Gonzalve, répondit madame de Veaucouliers avec une expression de terreur.

— Et qui m'en empêchera, s'il vous plaît ? Et puisqu'un triste hasard nous a rassemblés dans ce lieu, il faut que vous écoutiez enfin tout ce que j'ai sur le cœur ; il faut que je vous fasse rougir de vos indignités, que je me venge au moins en paroles, puisque vous n'avez point de fils qui puisse me rendre raison... »

Madame de Veaucouliers se leva chancelante, éperdue ; elle fit quelques pas vers la porte, Gonzalve lui barra le passage.

« A ton tour, tu ne sortiras point, dit-il dans un état d'exaspération difficile à décrire, tu m'écouteras, et je voudrais que mes paroles eussent la vertu de l'eau forte, qu'elles pussent stigmatiser ton visage, femme perfide et cruelle !

— Par pitié ! murmura-t-elle faiblement.

— De la pitié ! dit-il d'une voix terrible, en avez-vous eu pour cette faible créature dont vous avez brisé l'existence ? En avez-vous eu pour ce pauvre Lucien si bon, si confiant, et si indignement trompé ? »

Ici M. de Beaulieu s'arrêta interdit à la vue d'un troisième personnage, qui montra tout à coup à la porte de la salle sa tête vénérable. C'était l'ecclésiastique qu'il attendait. A l'aspect du prêtre, madame de Veaucouliers parut respirer plus à l'aise, et comme si la présence d'un tiers lui eût rendu son énergie et sa fierté, elle reprit son air superbe et dit d'un ton dégagé et presque railleur :

« Adieu, Gonzalve, je suis bien charmée d'avoir rencontré en vous un aussi bon parent, je ne manquerai point d'en informer mon mari. »

Et faisant de la main un petit signe familier, elle se dirigea vers la porte.

Je demeurai ébahie de tant de dissimulation et d'audace.

Quant à M. de Beaulieu, il resta comme cloué à sa place, ne s'inclinant même point pour rendre le salut qu'il venait de recevoir ; mais à peine madame de Veaucouliers eut-elle disparu, qu'il se mit à se pro-

mener à grands pas à travers la chambre dans un état d'irritation qu'il ne pouvait déguiser.

« Qu'avez-vous, mon jeune ami ? lui dit doucement le prêtre.

— Ne m'interrogez point, répondit-il, car, dans la fureur qui m'agite, je suis incapable d'ouvrir la bouche sans qu'il en sorte une sottise, une injure peut-être.

— Voyons, calmez-vous, mon pauvre enfant, reprit l'ecclésiastique avec bonté, et que les contrariétés de la vie ne vous ravissent pas la paix de l'âme.

— Vous appelez cela des contrariétés ? s'écria le lieutenant, comme si l'abbé de Saint-Julien eût été dans sa confiance.

— Serait-ce un malheur véritable ? répondit celui-ci avec l'accent du plus tendre intérêt.

— C'est la colère avec ses transports les plus vifs, le désir de la vengeance et une rage impuissante, tous les démons de l'enfer réunis pour me torturer.

— Mon fils, mon fils, que de mauvaises passions dans ce noble cœur ! s'écria le prêtre.

— Qu'appellez-vous des passions mauvaises ? Est-ce ma juste indignation contre la méchante femme que vous venez de voir ici ?

— Mon pauvre enfant, haïssons le péché de toute notre âme, mais à l'exemple d'un Dieu fait homme, ayons pitié du pécheur.

— Avoir pitié de cette femme, et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce qu'elle est riche et envie, tandis qu'elle ne mérite que la honte et le mépris. En avoir pitié, parce que ses mauvaises actions ont constamment tourné à son avantage ; parce que, après avoir bu à pleins bords dans la coupe du vice, il n'est resté que du miel sur ses lèvres ? En avoir pitié, parce qu'on lui prodigue de fades adulations dont elle nourrit son orgueil ? Parce que le temps lui-même semble devenir son complice, car elle est belle encore, heureuse et considérée.

— Considérée ! Mais, mon pauvre Beaulieu, ce que vous dites là est la preuve du contraire.

— C'est que j'ai appris à la connaître à mes dépens. Tenez, monsieur l'abbé, vous savez si je m'écarte d'ordinaire du respect et des égards que l'on doit à son sexe ; eh bien ! malgré mes principes bien arrêtés à ce sujet, j'aurais voulu pouvoir tuer cette femme, qui est ma parente ; j'ai été tenté de lui cracher au visage.

— Vous eussiez fait là une action bien indigne, je ne dirai même pas d'un chrétien, mais seulement d'un homme d'honneur, dit le prêtre avec gravité.

— C'est que je sais tout ce qu'il y a de noirceur dans son âme ; c'est qu'elle a fait le tourment de l'être que je chéris le plus au monde, d'une créature au cœur angélique, qu'on ne peut connaître sans l'admirer ; et cependant cette femme est heureuse, tandis que sa victime, minée par de longs chagrins, languit dans la souffrance et l'obscurité, et après cela, mon-

sieur, vous viendrez me dire qu'une providence sage et bienfaisante gouverne tout ici-bas, que Dieu pèse dans les balances de sa justice nos bonnes et nos mauvaises actions, et que même sur cette terre le méchant trouve sa punition et le juste sa récompense. Non, non, malgré votre éloquence, monsieur l'abbé, malgré tout l'ascendant de vos vertus et de votre noble caractère, tant que madame de Veaucouliers jouira de la position qu'elle s'est faite à force de turpitudes et de bassesses, tant que Stéphanie trainera dans la douleur sa pénible existence, je ne croirai point à vos paroles, je ne serai pas chrétien.

— Et qui êtes-vous pour sonder les mystères de la destinée, pour imposer des conditions au Tout-Puissant ? Être périssable et éphémère, l'homme se hâte d'accomplir ses projets d'amour ou de vengeance, car son pouvoir est restreint et ses instants sont comptés ; mais Dieu, qui est éternel, qui tient toujours entre ses mains et ses foudres vengeresses et ses trésors inépuisables, qu'a-t-il besoin de se presser pour récompenser ou pour punir ? Et d'ailleurs, qui vous a dit que la personne dont vous plaignez le sort consentit à changer son humble position contre celle de la femme riche et adulée ? Qui vous assure qu'il n'y a point d'épines cruelles sous la couronne de celle-ci et que de douces larmes ne coulent jamais des yeux de celle-là ? Je suis vieux, à l'expérience des années s'est jointe pour moi celle de la douleur, j'ai été témoin de beaucoup d'événements, j'ai pénétré maintes fois dans les plis et replis des consciences ; j'ai sondé bien des plaies, jamais je n'ai trouvé en défaut ni la justice ni la miséricorde du Seigneur. Oh ! croyez-moi, mon enfant, jetez-vous avec confiance dans les bras de la religion, son appui ne vous fera point défaut, ni à vous ni à ceux que vous aimez. Ce matin, sans que je vous en sollicitasse, vous avez commencé à m'ouvrir votre cœur ; vous m'exposiez vos doutes, et, sans paraître entièrement convaincu, on voyait que la grâce d'en haut pénétrait peu à peu dans votre âme, et voulait y prendre racine, mais le vent des passions a soufflé sur la bonne semence ; elle germait cependant, je l'espère. Maintenant, venez essayer de dormir, vous êtes comme un homme ivre, incapable de réfléchir, car la colère trouble aussi la raison. »

La comparaison était juste, M. de Beaulieu ressemblait en effet à un homme qui commence à sortir des vapeurs de l'ivresse. Son ressentiment, si vivement exhalé, ne se trahissait plus que par la pâleur de son visage ; peut-être se repentait-il déjà de ses emportements ; il se laissa emmener avec la docilité d'un enfant qui, après avoir résisté avec des cris et des larmes aux ordres de sa mère, se laisse apaiser par ses caresses et n'a plus d'autre volonté que la sienne.

Comtesse de LA ROCHE.

(La suite au prochain numéro.)



A LA FLEUR DU BLÉ

Toi qui t'épanouis sans faste
Dans l'épi barbelé,
O fleur laborieuse et chaste,
Petite fleur du blé!

Tu n'iras pas, fleur bien-aimée,
Paysanne sans art,
Dans une chambre parfumée,
Mendier un regard.

Les coupes de marbre et d'agate
Sont pour les bluets bleus,
Et pour le pavot écarlate
Tes voisins paresseux.

Moins orgueilleuse que la rose,
Au pauvre tu souris,
Car de sa sueur il arrose
Le sol où tu fleuris.

C'est lui qui te tresse en guirlande
Avec sa rude main,
Et va te porter en offrande
A la croix du chemin.

Si tu n'es ni rose, ni belle,
Tu crois en liberté,
Et c'est de ta manne éternelle
Que vit l'humanité.

Tu brilles dans la plaine blonde
Lorsque juin est en feu,
Achevant ton œuvre féconde
Sous le regard de Dieu.

Dans ta corolle s'élabore
Le suc puissant du grain ;
Le soleil l'achève et le dore,
Nous en ferons du pain!

O fleur laborieuse et chaste,
Salut, ô fleur du blé,
Toi qui t'épanouis sans faste
Dans l'épis barbelé !

CH. REYNAUD.

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 2.

Au riche catalogue, dont nous avons donné le sommaire à nos abonnés le 1^{er} janvier de cette année, nous ajoutons ce mois-ci : une fort jolle romancé de M. Ch. Picou, éditée chez M. Paté, et ayant titre : *Où donc as-tu pris tes ailes ?* et une délicieuse blquette de M. Blaguères : *Frais Lilas*, que nous devons à l'éditeur Cartereau. Cette der-

nière composition est d'une grâce, d'une fraîcheur, nous dirions presque d'un parfum qui rappelle la charmante fleur dont l'auteur s'est inspiré. Nous joindrons, à ces productions de l'année nouvelle, de brillantes fantaisies, des quadrilles très-dansants et une série de morceaux remarquables, pour chant et pour piano.

ÉDUCATION MUSICALE

Les débuts de Méhul.

FRAGMENT DES *Soirées de l'Orchestre*.

Méhul est un célèbre compositeur français. J'ai entendu en province des amateurs *forts* le compter parmi les maîtres allemands, et prétendre qu'il fallait prononcer Méhoul et non Méhul, mais c'est une erreur. De récentes et consciencieuses recherches m'ont donné la certitude que Méhul est né à Givet, département des Ardennes; département français, soyez-en certains. Quant à l'époque de sa naissance, je ne puis la préciser, n'ayant pas compulsé moi-même les registres de l'état civil de Givet. MM. Fétis et Choron, ses biographes, s'accordent à le faire naître en 1763. M. Fétis dit positivement que le jour de sa naissance fut le 14 juin, et Choron, dédaignant ce détail, n'en dit rien du tout. L'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts de l'Institut, M. Quatremère de Quincy, a écrit une notice sur Méhul, dans laquelle il lui donne pour père un inspecteur des fortifications de Charlemont. Il est avec la vérité des accommodements; cette assertion de M. Quatremère en est la preuve. Le père de Méhul fut un simple cuisinier, qui, beaucoup plus tard, quand son fils eut acquis la célébrité, dut à son influence la place subalterne dont

le titre, proclamé en séance publique à l'Institut, sonnait mieux que l'autre incontestablement, et brille d'un léger vernis scientifique assez flatteur.

Un pauvre organiste aveugle donna au jeune Méhul les premières leçons de musique, et les progrès de l'enfant furent assez rapides pour qu'à l'âge de dix ans on lui confiât l'orgue de l'église des Récollets, à Givet.

Une circonstance heureuse ayant amené et fixé dans l'abbaye de Lavaldien, située dans les Ardennes, non loin de Givet, un musicien allemand de mérite, dit-on, nommé Guillaume Hauser, le petit Méhul parvint à obtenir de lui qu'il l'adoptât pour élève. Il fut même admis tout à fait comme commensal de l'abbaye. Ses parents espérèrent dès lors l'y voir devenir moine; ce qui fut peut-être arrivé, sans le colonel d'un régiment en garnison à Charlemont, qui, présentant ce que le jeune organiste devait être un jour, le décida à le suivre à Paris. Je ne sais depuis combien de temps il y était, luttant très-probablement contre une gêne voisine de la misère, quand un incident assez singulier vint le mettre en présence d'un maître bien autrement savant, et d'un protecteur bien plus puissant que ceux qu'il avait eus jusque-là.

II. BERLIOZ.

(La fin au prochain numéro.)

Revue Musicale.

Dans un meilleur temps, il n'était pas rare de rencontrer de jeunes hommes pauvres et laborieux, travaillant beaucoup, dormant peu, ne mangeant guère, et ne se préoccupant ni des sofas moelleux, dont personne ne se passe aujourd'hui, ni du luxe gastronomique qui est devenu une des conditions indispensables du bonheur actuel. Ils vivaient dans une mansarde, dominés par une idée, à laquelle ils appliquaient toutes leurs facultés, dans laquelle ils développaient toute leur puissance; puis, un jour, après plusieurs années peut-être de solitude profonde, de travail ardent et d'héroïque courage, ils sortaient de leur chrysalide, ils déroulaient leurs ailes, ils avaient conquis leur place au soleil de la gloire, ils léguaient une œuvre immense à la postérité. Je fis dernièrement, sur le boulevard, la rencontre d'un jeune homme de mon pays, dont les premières études musicales avaient été infiniment remarquables. Doué d'une intelligence d'élite, instruit à l'école austère des maîtres allemands, ses premières compositions faisaient présager des chefs-d'œuvre. « A quel travail vous livrez-vous en ce moment, mon jeune ami? lui demandai-je avec un intérêt de compatriote. — Je fabrique la romance pour le gros et pour le détail, me répondit-il en riant. — Quoi! m'écriai-je avec étonnement, rien que la romance! — Pourquoi pas? On me chante dans les salons, on me

chante dans les boutiques, on me chante dans la rue. Je me donne très-peu de peine et je suis fort bien payé. — Mais un opéra, un grand opéra, c'était votre rêve, un beau rêve, en vérité! — Sans doute, mais en attendant qu'un opéra soit fait, représenté et applaudi, il faut manger, fumer, s'habiller et se chauffer. — Je vous croyais huit cents francs de rente. — En effet, mes parents ont eu la vilénie de ne me laisser que ce grain de sel pour tout patrimoine. — Eh bien! enfermez-vous à la campagne, dans une chartreuse de quinze francs par mois, travaillez beaucoup, vivez de peu, étudiez les grands maîtres, abandonnez-vous aux inspirations de votre génie, et quand vous aurez créé votre œuvre, dotez-en votre patrie, qui en échange vous donnera la gloire et la fortune. — Vivre avec huit cents francs! s'écria le lionceau moderne, bon Dieu! c'est juste ce que me coûtent par année mes gants paille et mes souliers vernis. » Et là-dessus, il me salua avec un sourire passablement impertinent.

Oui, je le répète, ce besoin de jouissances matérielles, cette nécessité qu'on s'est faite de paraître ce que la plupart du temps on n'est pas, ces conversations quotidiennes dont la spéculation est le principal élément, ces salons où l'on tient au confortable et où l'on tient si peu aux bonnes manières, ces théâtres où l'on va puiser de mauvaises

maximes formulées en mauvais langage, cette complète absence de respect pour ce qui est respectable, voilà les causes de la décadence de l'art. Le sentiment a fait place à la manière, l'élévation à l'emphase, le mouvement au bruit; à la vanité plénière l'orgueil bien entendu, à l'intérêt mercantile la renommée et la gloire. O pauvre génération, dans quel abîme tu te plonges gaiement en fumant des panatellas et en dégustant les truffes de la Maison-d'Or!

Il faut bien l'avouer, depuis quelques années, les grands succès, ou plutôt les grandes œuvres ont été rares à Paris. Cependant 1857 nous a légué quelques opéras comiques remarquables et un grand opéra de premier ordre. *Maître Patelin*, *Margot*, la *Reine Topaze* ont laissé de bons souvenirs; *l'Élie* de Mendelssohn, et cette magnifique trilogie de Weber, *Freyschutz*, *Obéron* et *Euryante*, quoique nés sous d'autres cieux que le nôtre, avaient obtenu sur la scène française les honneurs de la représentation. Verdi composa le *Trouvère*, partition dont nous ne pouvions saisir qu'à demi le sens et la portée dramatiques dans une langue qui nous est étrangère, et qui fut habilement traduite en français. Ce n'était pas là un lourd bagage, mais il y avait néanmoins des beautés musicales à admirer. De l'année 1858, que pouvons-nous citer de remarquable? la *Magicienne*, dans laquelle il y a des beautés d'un ordre sévère et beaucoup de réminiscences sans valeur; *Quentin Durward*, où se trouve un beau trio d'un style correct et une foule de morceaux d'une facture commune. Parlerons-nous des *Désespérés*, des *Fourberies de Marinette*, de *Chapelle et Bachaumont*, de la *Bacchante*, des *Trois Nicolas*, *Almanzor*, etc., etc., pastiches que, du bord de sa manche, l'année 1859 a effacés? Je n'aperçois pas dans tout ceci un ouvrage de haute portée, un de ces ouvrages comme en faisaient Boïeldieu, Halévy, Hérold, Auber, Donizetti et l'illustre auteur des *Huguenots*. Je ne vois même pas dans les débuts des jeunes compositeurs ce qui fait présager un grand talent. Tout est pâle, incomplet, sans caractère, sans élégance; les partitions, surchargées de notes, visent à l'effet et ne touchent pas. La difficulté vaine est la gloire qu'ambitionnent les artistes de notre temps. Les chanteuses épuisent leurs moyens dans un feu d'artifice de trilles et de roulades qui ne sont que du bruit sans grâce et sans originalité. Tout indique un temps d'arrêt, une solution de continuité dans l'art. Il faut en prendre philosophiquement son parti. « Savoir attendre, disait Voltaire, est une des conditions de la réussite. » Sachons donc attendre, en suppliant tout bas la boîte de Pandore de nous garder encore un peu d'espérance.

Je ne veux pas clore cet article, qui, aux yeux des optimistes de l'art musical, pourrait bien passer pour une boutade, sans dire quelques mots d'une jeune virtuose que j'ai entendue récemment dans le charmant salon de lady W... C'est une des meilleures élèves de l'excellent professeur Marmontel, mademoiselle *Pioline*. La musique classique, qu'elle exécute avec une pureté et un sentiment remarquables, les grandes traditions dont elle a fait une étude persévérante et fructueuse, un goût exquis mêlé à une verve rare, font de cette jeune fille une pianiste infiniment distinguée. Il est évident, pour les musiciens sérieux qui l'ont écoutée, que si mademoiselle Pioline se décide un jour à se faire entendre sur une scène plus vaste que celle des salons, elle acquerra une belle réputation, et, qui plus

est, une réputation méritée, chose rare dans ce temps où l'on est si prodigue de bravos pour les talents contestables, et si avare d'admiration pour les talents trop modestes.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'année 1858, nous la trouvons donc moins féconde et moins heureuse que ses devancières en productions musicales. D'où vient cette décadence de l'art, en un pays dont la population s'accroît annuellement dans une proportion immense; dans un centre où le progrès des idées, qui devrait entraîner le progrès des choses, tend chaque jour, dit-on, à se développer et à s'élargir; dans une de ces grandes artères du monde, où toutes les nations intelligentes appoient incessamment le tribut de leurs lumières et de leurs élucubrations? Je l'ai dit et je le répète : c'est la soif insatiable de l'argent, c'est le besoin impérieux de jouissances matérielles, c'est la vanité des petites choses qui pervertissent les instincts, le goût et les mœurs d'une nation. Le travail n'est plus un moyen pour atteindre la gloire, c'est un commerce pour obtenir la fortune. Le ruisseau, troublé à sa source, ne roule plus qu'une eau bourbeuse et malsaine; les fleurs se fanent sur ses bords et les lèvres délicates n'ont plus s'y désaltérer.

— Un directeur de théâtre se présente chez un compositeur : « Mon cher maestro, lui dit-il, il me faut, dans six semaines, un opéra comique en deux actes, dont voici le libretto. J'y veux faire débiter un artiste qui sera pour moi une excellente acquisition; nous aurons un public de choix, un public d'amis et de claqueurs, le succès est enlevé d'avance. Plusieurs de vos confrères sont venus très-humblement se mettre à ma disposition; mais je suis bon prince et vous accorde la préférence. Songez-y, dans six semaines, je ne vous donne pas deux heures de plus, c'est à prendre ou à laisser. » Et le compositeur livre à époque fixe sa marchandise lyrique, dont le bonhomme *Public* se contente faute de mieux. Presque tous les opéras sont faits aujourd'hui de cette façon. Or, quel est le principe de toute belle œuvre, si ce n'est l'inspiration, cette fée créatrice, mais capricieuse qui ne vient qu'à son heure, selon sa fantaisie, et se refuse presque toujours aux prosaïques appels des esprits intéressés? Pourrez-vous improviser un beau vêtement pour en couvrir une sale poupée? Non, le cœur vous manquera, vous ajusterez les uns aux autres quelques lambeaux aux vives couleurs, et vous croirez avoir trop fait encore pour cette figure hideuse qu'on vous aura mise entre les doigts. Un soir, sous les vertes allées d'une belle campagne, vous songerez au paradis, vous croirez entendre une voix d'ange, et la *mélodie*, cette suave et charmante déesse, vous apparaîtra au milieu d'un nuage, avec une aurole au front et une harpe à ses pieds. Mais, tout à coup, un gros homme à barbe noire viendra vous arracher à cette muette contemplation. Il vous parlera de chiffres, de droits d'auteur, d'articles de journaux promis à l'avance; il vous fera comprendre que pour fumer dix cigares par jour, à 30 centimes chacun, que pour s'abonner au club, dîner aux Provençaux et s'habiller chez le tailleur en vogue, il faut plus de pièces de cent sous que de rêveries poétiques. A l'heure où vous touchez le ciel, il vous ouvrira les portes de l'enfer, et soudainement vous évoquerez une légion de démons, qui, de fort mauzade humeur, arriveront clopin-clopat de la fournaise de Pluton.

MARIE LASSAYEUR.

Avis. — Il arrive parfois que quelques-uns des morceaux de nos catalogues sont épuisés au moment où ils nous sont demandés; pour ne pas faire attendre tout le temps employé à un autre tirage, nous enverrons d'abord les morceaux prêts, et les autres feront l'objet d'un second envoi. — Ceci est pour les personnes qui emploient la voie de la poste; elles n'auront jamais à payer plus d'un franc pour le port de leur musique, quel que soit le nombre des expéditions. Aussi ne saurions-nous trop engager toutes nos abonnées à adopter cette voie.

Economie Domestique

SIROP POUR LES SOIRÉES.

ORANGEADE. — Choisissez quatre belles oranges, enlevez-en le zeste, et jetez le zeste de deux d'entre elles dans un litre d'eau filtrée, en y ajoutant le jus d'un citron; pressez le jus des oranges dans cette eau, sucrez avec un livre de sucre blanc; laissez infuser deux heures, passez-le à la chausse, et conservez au frais la liqueur bouchée.

PUNCH A L'EAU-DE-VIE. — Mettez dans un bol de porcelaine une demi-livre de sucre, le zeste et le jus d'un citron; faites chauffer les trois quarts d'une bouteille de vieille eau-de-vie, retirez-la du feu lorsqu'elle est près de bouillir, jetez en même temps dans le bol deux verres d'eau bouillante, mettez le feu au liquide et laissez-le s'éteindre.

PUNCH AU VIN DE CHAMPAGNE. — Comme ci-des-

sus; remplacez l'eau-de-vie par une bouteille de vin de Champagne.

PUNCH AU RHUM. — Préparez comme le punch à l'eau-de-vie; ajoutez à cette dernière un demi-setier de rhum, mais sucrez davantage et mettez le feu à la liqueur.

PUNCH AUX ŒUFS. — Mettez dans un verre à punch un jaune d'œuf, ajoutez une cuillerée à bouche de sirop de punch, battez le mélange, remplissez le verre d'eau bouillante, et remuez fortement avec la cuiller.

PUNCH AU THÉ. — Faites infuser trois onces de thé dans une pinte d'eau bouillante, exprimez-y le jus de deux citrons et celui de quatre oranges, mêlez avec l'infusion du thé une bouteille d'eau-de-vie et une demi-bouteille de rhum, ajoutez trois livres de sucre raffiné dans un litre d'eau filtrée, faites chauffer la terrine au bain-marie, sans laisser bouillir le liquide, et servez dans des verres à punch.

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE II. — 1 et 2, Toilette en application — 3, Garniture — 4, Écusson avec *Céline* — 5, Mouchoir riche — 6, C. P. enlacés — 7, E. E. — 8, C. G. — 9 et 10, Toilette sur nansouk — 11, Entre-deux — 12, C. C. — 13, Châtelaine, dessin cachemire — 14, Écusson avec J. B. Z. — 15, D. P. enlacés — 16, L. B. enlacés — 17, Écusson avec C. C. — 18, Pale — 19 et 20, Garnitures — 21, Écusson avec *Uranie* — 22, Mouchoir — 23, *Lucile* — 24, D. L. enlacés — 25, L. T.

PATRONS.

26 à 50, Alphabet — 51, L. T. enlacés — 52, G. C. enlacés — 53, F. L. — 54, F. C. R. enlacés — 55, N. M. — 56, Écusson avec U. G. — 57, *Uranie* — 58, L. T. — 59, E. M. — 60, L. T. — 61, *Cora* — 62, F. M. — 63, P. B. enlacés — 64, Bonnet pour *Lilie*, moitié du bavolet — 65, Passe du bonnet — 66, Fond — 67, Croquis du bonnet — 68, F. C. R. — 69, L. H. enlacés — 70, Moule de liseron — 71, Croquis du liseron, porte-allumettes ou portecigares — 72, Dessin de coussin (moitié), application de velours sur cuir — 73, Patron d'une branche d'églantier en cuir, feuilles et boutons — 74, Croquis de ladite branche moulée — 75, Patron de la rose églantine, corolle — 76, Idem, calice — 77, Croquis de la rose églantine moulée — 78, Croquis de la jardinière ornée d'églantines en cuir — 79 et 80, Cravate en chenille — 81, Patron de corsage, dos — 82, *Idem*, devant — 83, *Idem*, côté du dos — 84, Manche.

Si je connaissais une fée, je lui tiendrais ce langage : « Ma bonne fée, c'est aujourd'hui le 30 janvier, les douze coups de minuit vont tout à l'heure me faire tressaillir : signal des crimes pour les criminels, signal du sommeil pour les honnêtes gens; et, comme je me flatte d'appartenir à cette dernière catégorie, je devrais, sans un mot de plus, éteindre ma

lampe qui baisse, soupirer en pensant que peut-être j'ai perdu ma journée et m'endormir... » A cela, la fée répondrait : « Fermez les yeux, ma chère enfant, et je vais envoyer autour de vous des songes légers et charmants ! » Hélas ! bonne fée, il s'agit bien de dormir et de faire des rêves dorés, c'est demain le 31, et, comme vous le voyez, ma correspondance ne tou-

che pas à sa fin. Être puissant et bon, venez à mon secours, arrêtez la marche du temps, faites rétrograder l'aiguille, ou bien prêtez-moi cette baguette magique qui triomphe des obstacles, et sait conduire à bonne fin les travaux les plus difficiles, seraient-ce même ceux du grand Hercule. Qui que vous soyez, habitante de l'air, de l'eau ou du feu, sylphe, ondine ou salamandre, secourez une pauvre fille des hommes !...

Mon évocation est impuissante : allons, ma tête, puisque l'ordre surnaturel ne vient pas à votre aide, il faut nous en passer. Vous êtes un peu endolorie, tant mieux, puisque c'est d'un cerveau malade que sortit la sagesse, tout armée encore ! Il est vrai que ce cerveau-là était celui du puissant maître des dieux, et que je ne suis, moi, souveraine ni du ciel ni de l'onde, ni même de la terre ; aussi n'êtes-ce point un entretien sur la théologie, la philosophie, la rhétorique, la dialectique et toutes les sciences en *ie* et en *ique* qu'il s'agit de faire. Dieu merci, vous n'êtes pas chargée du lourd bonnet de docteur ; ce que l'on vous demande, c'est une petite causerie, pas trop ennuyeuse. Allons, chère tête, voulez-vous bien vous mettre à l'œuvre ? — Non. — Plait-il ? — Je n'en puis plus, je suis trop brûlante. — Eh bien, pour un instant, je vais poser la plume et vous tenir immobile dans mes mains qui sont toutes gelées. Êtes-vous à présent suffisamment rafraîchie ? — Pas encore. — Mais que voulez-vous donc ? — Reposer doucement sur l'oreiller, afin de pouvoir demain recommencer mon service. — Mais, pauvre tête, ce n'est pas du repos que vous goûterez ! Ne savez-vous pas que la nuit aussi bien que le jour, il vous est impossible de demeurer dans cette *inactivité* qui, pour vous, serait la mort... Plus d'une fois, je vous ai retrouvée, au matin, non pas fraîche et *dispose*, mais toute brisée par des rêves fatigants. — C'est que vous m'aviez trop tourmentée pendant les seize heures que je suis à vos ordres ; ou bien que votre journée, mal remplie, avait laissé inachevé un devoir important. — Oh ! pour le coup, je vous y prends, mauvaise tête, qui venez de prononcer vous-même votre condamnation. Oui, car c'est d'un remords que je veux vous délivrer, d'un remords qui vous empêcherait de savourer les douceurs du sommeil du juste : j'ai à remplir un devoir dont l'accomplissement ne peut souffrir aucun délai. Vous savez bien ce dont il s'agit ; que de fois, depuis quelques jours, il m'est arrivé de vous dire : « Les idées sont-elles prêtes ? les aurai-je assez tôt à ma disposition ? » Vous avez toujours répondu : « Oui, oui, ne craignez rien ; donnez moi seulement le temps d'arranger, de coordonner... Ce n'est plus le néant, mais c'est encore le chaos : attendez le *fiat lux*... » J'ai si bien attendu, qu'il me faut à présent, sans vous laisser une seconde de plus, vous crier avec autorité : Ma correspondance ou la vie !

Que diraient, je vous le demande, Jeanne et toutes nos amies, si le second mois de l'année se levait sans que vous pussiez leur apporter votre tribut ? Nous ne sommes pas en Amérique, dans ce bon pays de la liberté, où un rédacteur peut impunément manquer quinze fois de suite à ses engagements, et alléguer après, cette simple excuse : « Pendant quinze jours, impossible nous a été d'envoyer le journal aux abonnés ; la première semaine, nous avons eu des affaires, et la seconde un gros rhume. »

Je l'affirme, Jeanne, que les occupations ne m'ont pas manqué, et le *gros rhume* non plus, et pourtant... enfin, suffit, je vais m'exécuter.

Je disais donc que ta pauvre amie a été fortement grippée, ce qui l'a empêchée de prendre part aux premières soirées, et de danser le nouveau quadrille qui va détrôner les lancers. Est-ce donc étonnant — d'être grippée — quand le thermomètre est à glace, les bassins pris, et qu'on fait sur les ruisseaux les plus jolies glissades du monde ? Et penser qu'une telle température est un été, comparativement aux rigueurs que nous doit apporter la fin de l'hiver. Ce sont les savants qui parlent de la sorte ; mais j'aime à croire qu'une fois de plus la science sera prise en flagrant délit d'erreur. Je le lui pardonnerai d'autant plus aisément, que mon unique crainte est de voir ses prévisions se réaliser. Grand Dieu ! serions-nous appelés à subir un hiver semblable à celui de 1407 ? « Alors la Seine était prise et les charrettes la traversaient sur la glace. Le froid devint si intense, que le greffier du Parlement, bien que se tenant près du feu, ne pouvait enregistrer les actes : l'encre gelait dans la plume tous les deux ou trois mots. » Mon encre est encore liquide, quant à mes pauvres doigts, ils ont passé de la couleur de chair au rouge écarlate.

De plus, en cette terrible année, « on ne pouvait manger le pain sans le faire dégeler, ni faire couler le vin des tonneaux qu'à l'aide de broches en fer.... Personne ne faisait aucun labeur que s'amuser, que jouer à la pelote et autres jeux pour s'échauffer. » — C'était vraiment, sous ce rapport, un aussi bon temps que celui où la reine Berthe filait.

Puis, « quand la débâcle arriva, les eaux emportèrent le Petit-Pont et le pont Saint-Michel. Le Parlement fut alors obligé de suspendre ses séances ; les conseillers ne pouvaient se rendre au palais à cause de la rupture des ponts ; et pour que les procès n'eussent pas à souffrir longtemps de cet état de choses, une chambre temporaire fut créée à l'abbaye Sainte-Geneviève, dans laquelle les conseillers siégèrent jusqu'au rétablissement des communications avec la cité. »

Je trouve ce dernier trait charmant : tout est interrompu ; d'abord les communications, il n'y a plus de ponts ; ensuite les études, comment écouter, immobile pendant une heure, la parole du maître ? Il y aurait de quoi être changé en statue de glace ; aussi quels ébats sur le *Pré aux Clercs* ! mais dame Chicane, en robe fourrée, est toujours debout, dictant ses arrêts. Aussi, quand les derniers demandeurs, chassés par l'air glacé de la grand'chambre, auront déserté le palais, elle serait bien capable, cette chicane impitoyable, d'interjeter, au nom de la bonne ville de Paris, un procès à la Seine qui, par ses débordements, a causé de grands dommages à ladite ville...

Mais où suis-je, juste ciel ? et comment du journaliste américain ai-je pu tomber en plein quinzième siècle ? Folle du logis, voilà de vos coups ! Il s'agit maintenant de redescendre au plus vite de 1407 à 1859, car, en dépit de la sympathie que m'inspire plus d'une fois le chevaleresque moyen âge, je ne pourrais vivre dans un milieu si différent du nôtre. Et puis, il fait nuit, les rues sont affreusement sombres, et j'ai peur, à tout instant, d'entendre crier : « Au meurtre ! à l'assassin ! » Ou bien : « Que faites-vous

ici si tard ? le couvre-feu est sonné ; de par le roy, je vous arrête ! »

Est-ce qu'il ne t'est jamais arrivé, Jeanne, de gravir, sans y penser, en t'accrochant aux touffes de bruyères, le flanc escarpé d'une montagne ? Le sommet atteint, tu t'étonnes d'abord des tableaux variés que tu découvres ; tu es charmée de la nouveauté des aspects ; mais bientôt tu trouves l'air un peu vif, toi, fille de la vallée ; et enfin, la peur te saisit quand, d'un regard, tu embrasses l'énorme distance qui sépare ce roc sauvage du pays civilisé.

Comment redescendre ? *That is the question*. D'un bond, franchir l'espace ? Folie ! Mais si dans le voisinage tu trouves une bête au pied sûr, un mulet, par exemple, tu peux, comme les femmes du Monténégro, enrouler autour de ton bras la queue du susdit animal, et te laisser ainsi remorquer de haut en bas.

Sur la montagne que nous avons gravie, il n'y a point de mulets au service du voyageur ; opérons donc notre descente en nous laissant glisser le plus doucement possible... Grâce à Dieu, nous voilà dans la plaine, dans la région civilisée où sont frayés de larges chemins, en un mot, dans notre cher Paris du dix-neuvième siècle. Que dis-tu de cette métaphore ? Est-elle assez hardie ?

Mais, hélas ! c'est au moment où j'aborde un sujet intéressant, que je m'aperçois avec confusion que mon abondance stérile a noirci beaucoup de papier, et qu'il va falloir m'arrêter faute d'espace !

Pourtant, je voulais te dire deux mots du wagon d'honneur offert à Sa Sainteté Pie IX par la compagnie Pio Latina, wagon, dont à ton intention j'ai parcouru les trois parties, admirant la richesse et l'élégance qui ont présidé à la décoration intérieure et extérieure.

D'abord, une plate-forme entourée d'une grille en fer poli, et sur laquelle s'ouvre la porte de l'antichambre. Sur les panneaux de cette porte, au fond d'or, se détachent en lettres rouges ces mots du livre des Rois :

Currus igneus (char de feu).

Equi ignei (chevaux de feu).

Ignem habent (rênes de feu).

Puis l'antichambre, ornée de tentures en toiles peintes, rehaussées de motifs religieux en or. La salle du trône, avec le siège pontifical, en face duquel se dresse l'instrument de la rédemption, et des peintures de MM. Gérôme et Cambon.

Enfin, la chambre à coucher, toute tendue de drap blanc, et divisée elle-même en trois parties : cabinet, oratoire et chambre à coucher proprement dite, dont le lit est en ébène incrusté d'ivoire.

Je m'arrête, chère Jeanne, en formulant pour toi un souhait que tu ajouteras à tous ceux du 1^{er} janvier : c'est qu'il te soit donné de voir ce wagon d'honneur, non pas dans le Palais de l'Industrie, où il était exposé, mais dans cette campagne de Rome, objet de tes désirs.

A nos planches maintenant !

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, TOILETTE en application de batiste sur tulle d'Alençon ; tu pourras aussi exécuter ce charmant dessin, tout à fait nouveau, au point de plume ou au plumetis, sur mousseline ou sur tulle.

3, GARNITURE pour chemise ou autre objet, soit de layette, soit de trousseau ; plumetis et feston.

4, ECUSSON, avec *Céline*, point de poste et broderie à la minute.

5, MOUCHOIR RICHE ; cordonnet, plumetis et point de sable.

6, C. P., enlacés ; anglaise, plumetis.

7, E. E., gothique, plumetis.

8, C. G., gothique, plumetis.

9 et 10, TOILETTE à broder sur nansouk double ou sur toile ; broderie à la minute et point de poste.

11, ENTRE-DEUX, plumetis ou point de poste.

12, E. C., enlacés ; plumetis.

13, CHATELAINE, dessin cachemire. Ce dessin, plus simple que celui de janvier et d'une exécution prompte et facile, doit se broder en laine fine, sur un fond de cachemire. Tu peux varier selon ta fantaisie et la couleur du fond et celle des motifs.

14, ECUSSON, avec J. B. Z. ; plumetis.

15, D. P., enlacés ; anglaise, plumetis.

16, L. B., enlacés ; anglaise, plumetis.

17, ECUSSON, avec C. C., plumetis.

18, PALE, à broder en soutache d'or sur de la moire blanche.

19, GARNITURE, pour objets de trousseau, plumetis, point de poste et feston.

20, GARNITURE DE CHEMISE, plumetis et feston.

21, ECUSSON, avec *Uranie*, plumetis et feston feuille de rose.

22, MOUCHOIR avec ourlet, au bord duquel tu peux coudre une guipure très-basse et très-légère. Audessus de l'ourlet, brode, en coton ou en laine de couleur, le petit vermicelle au point de chaînette, les feuilles au plumetis, et les pois au point de poste. — Brodé en noir, ce mouchoir serait très-convenable pour deuil.

23, *Lucile*, anglaise, plumetis.

24, D. P., enlacés ; anglaise, plumetis.

25, L. T., gothique, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

26 à 30, ALPHABET GOTHIQUE POUR MOUCHOIRS DE POCHES, plumetis.

31, L. T., enlacés ; anglaise, feston et plumetis.

32, G. C., enlacés ; anglaise, feston, feuille de rose et plumetis.

33, F. L., gothique, plumetis.

34, F. C. R., enlacés ; anglaise et romaine, plumetis.

35, N. M., gothique, plumetis.

36, ECUSSON avec U. G., anglaise, plumetis.

37, *Uranie*, anglaise, plumetis.

38, L. T., plumetis.

39, E. M., plumetis.

40, L. T., anglaise, plumetis.

41, *Cora*, gothique, plumetis.

42, F. M., grand chiffre pour taie d'oreiller, plumetis.

43, P. B., enlacés ; anglaise, plumetis.

44, BONNET pour *Lilie*, moitié du bavolet.

45, PASSE DU BONNET, avec petit entre-deux, broderie à la minute et cordonnet.

46, FOND DU BONNET.

Réunis la passe au fond, en faisant froncer légèrement la passe ; autour de cette passe, adapte un étroit

poignet d'un demi-centimètre de large, sur lequel tu couds deux rangs de petite dentelle.

Ce bonnet mignon est un des plus jolis bijoux qui soient sortis des mains de madame Herbillon.

67, CROQUIS DU BONNET.

68, F. C. R., gothique, plumetis,

69, L. H., enlacés; plumetis et point de poste.

70, MOULE DE LISERON EN LAINE, pouvant servir de porte-allumettes ou porte-cigares. Pour ce petit ouvrage, aussi peu coûteux que prompt et facile d'exécution, il te faut un moule, un écheveau de laine verte et un autre de laine blanche; dans le cas où tu ne pourrais exécuter toi-même un moule semblable à celui du n° 70, fais-en la demande à madame Legras, qui te l'expédiera avec les laines.

Ce moule est tout simplement en fil de fer, et se compose du liseron, de trois feuilles et de quatre petites tiges servant de pieds. La corolle du liseron est soutenue par huit fils de fer que nous appellerons *côtes*. Il s'agit de remplir de laine l'espace compris entre les côtes : enfle une aiguille de laine blanche, arrête cette laine à la base du liseron; réunis cette première côte à la deuxième, en passant alternativement la laine dessus et dessous, comme pour un point de tapisserie, jusqu'à ce que tu sois arrivée au bord extérieur du liseron. Cette opération demande assez de soin : 1° il ne faut pas trop serrer la laine, car les côtes se trouveraient ainsi rapprochées les unes des autres, et la forme du liseron en serait altérée; 2° cette laine cependant ne doit pas être trop lâche, ce qui nuirait à la régularité; 3° enfin, fais bien attention à ce que tous les rangs soient les uns à côté des autres, et non pas les uns sur les autres. Arrivée sur le bord extérieur du liseron, c'est-à-dire en haut, tu vas redescendre comme tu es montée, remplissant cette fois l'espace compris entre la deuxième et la troisième côte; passe ton aiguille entre deux des rangs précédents, passe-la en dessous et ramène-la en dessus de la troisième côte; pique ton aiguille entre deux autres rangs et ainsi de suite jusqu'en bas. Pour réunir la troisième côte à la quatrième, tu remontes, opérant de la même manière.

A l'inspection attentive des n° 70 et 71, tu remarqueras un détail qui est omis sur le premier. C'est le petit calice à cinq divisions placé à la base du liseron. Pour l'exécuter, prends un fil de fer léger avec lequel tu formes cinq dents que tu recouvres de laine verte et que tu fixes à la base du liseron, en enroulant la même laine verte autour de cette base.

Cela fait, passons aux feuilles : arrête ta laine (verte bien entendu) à la naissance de la feuille; puis, afin de simuler la grande nervure qui divise toute feuille dans sa hauteur, tu tends ta laine dans le milieu de la feuille et tu l'arrêtes à la pointe; pour remplir l'espace compris entre cette laine tendue et le fil de fer qui forme le bord extérieur, tu opères comme tu l'as fait pour réunir deux côtes; arrivée en bas, c'est-à-dire à la naissance de la feuille, tu remontes pour recouvrir l'autre moitié de la feuille, et tu enchevêtres tes rangs comme pour le liseron. Ce n'est pas tout, car ces rangs, s'ils n'étaient pas fixés au bord, tomberaient facilement les uns sur les autres. Pour éviter cet inconvénient, tu passes ton aiguille autour du fil de fer, entre chaque rang de laine, en faisant une espèce de *point devant*.

Il ne s'agit plus que de recouvrir les tiges et les

pieds, ce qui se fait si naturellement, qu'il n'est pas, il me semble, besoin d'ajouter un mot de plus.

Le liseron, ainsi exécuté en laine blanche, est la grande clochette des haies; si tu préfères le volubilis de nos jardins, tu substitues à la laine blanche, la laine rose, bleue ou violette. Quelque couleur que tu choisisses, il te faut trois nuances de cette couleur, afin d'imiter la gradation que tu remarques dans la nature. Tu commences par la nuance la plus tendre, après avoir fait préalablement quelques rangs de laine blanche. J'ai oublié de te dire de recourber le bord extérieur du liseron un peu en dehors.

71, CROQUIS DU LISERON PORTE-ALLUMETTES, exécuté en laine.

72, Dessin de coussin (moitié). Ce charmant dessin, qui peut servir aussi pour un dessus de petite table ou pour un petit pouff, est formé d'une application de velours (dont les couleurs sont indiquées par la légende placée à droite de la planche) sur un fond de cuir bleu. Chaque motif de velours est fixé sur le fond par une fine soutache d'or cousue sur le bord. Rien de plus élégant que ce coussin qui peut figurer sur la plus riche causeuse.

73, Patron d'une branche d'églantier en cuir, feuilles et boutons.

74, Croquis de ladite branche *moulée*. Il n'est pas besoin, je crois, de revenir sur les explications que je t'ai données. Les feuilles doivent être *nervées* et *moulées*, comme toutes celles que nous avons déjà faites ensemble. Pour le bouton, il suffit de creuser légèrement à l'envers avec une petite boule, afin d'obtenir le modelé offert par la nature.

75, Patron de la rose églantine; *corolle* : découpe, mouille le cuir, essuie-le; puis, à l'envers, enfonce la boule dans chaque pétale.

76, *Calice* : enfonce la pointe de ta pince à fleurs dans chaque division ou chaque dent de ce calice (à l'envers), de manière à former un petit cœur que tu perces, et au milieu duquel tu enfiles une des perles de bois qui te servent pour les grappes de raisin; avant, tu as attaché cette perle à une petite tige de fil de fer, qui va devenir la tige de la rose églantine; quand la perle remplit l'intérieur du calice, tu enfiles cette tige au milieu de la corolle (n° 75), et ta fleur est terminée.

77, Croquis de la rose églantine *moulée*.

78, Croquis d'une jardinière ornée d'églantines en cuir.

79 et 80, Cravate en chenille. — Le n° 80 est le croquis de la cravate, que tu exécuteras facilement après avoir attentivement regardé le n° 79. — Cette cravate se compose de trois tresses ou nattes simples (c'est-à-dire à trois rangs), réunies les unes aux autres par une soie très-fine qui ne paraît nullement. Chaque tresse doit se terminer par trois bouts de vingt centimètres de long, dont tu arrêtes l'extrémité à l'endroit où la tresse finit. Sur ce point de réunion, tu places un petit anneau de fil de fer recouvert de chenille, et tu as ainsi un véritable gland.

Je te conseille de faire ta cravate de trois nuances; par exemple : gros bleu, bleu et bleu clair; une tresse de chaque nuance. Rien de plus doux, de plus léger, de plus convenable, pour enfant, que ce petit collier.

81, Patron d'un corsage, taille ronde, dos.

82, Patron d'un corsage, devant.

83, Patron d'un corsage, côté du dos.

84, Patron d'un corsage, manche.

TRICOT POINT DE RIZ.

Monte un nombre de mailles divisible par 6, et 3 de plus pour les deux lisères.

1^{er} TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 2 unies.

2^e TOUR à l'envers.

3^e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies X, 1 jetée, prends une maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 3 unies.

4^e TOUR à l'envers.

5^e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies, 1 rétrécie X, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies.

6^e TOUR à l'envers.

7^e TOUR à l'endroit. — 1 maille unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, prends une maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie.

8^e TOUR à l'envers.

Recommence par le premier tour.

TRICOT DENTELLE.

Monte le nombre de mailles divisible par 4 et 2 de plus pour les deux lisères.

1^{er} TOUR. — Prends la première maille sans la tricoter, passe le fil en dessous de l'aiguille X, 1 maille rétrécie deux fois de suite, 2 jetées X, retourne au signe, finis l'aiguille par 1 maille rétrécie deux fois de suite, 1 unie.

2^e TOUR. — Prends la première maille sans la tricoter, passe le fil en dessous de l'aiguille X, 3 mailles unies, 1 à l'envers X, retourne au signe.

3^e TOUR. — Prends la première maille sans la tricoter, passe le fil en dessous de l'aiguille, 1 maille unie, X 2 jetées, 1 rétrécie deux fois de suite X, retourne au signe, finis l'aiguille par 2 jetées, 2 mailles unies.

4^e TOUR. — Prends la première maille sans la tricoter, passe le fil en dessous de l'aiguille, 2 mailles unies, X 1 à l'envers, 3 unies X, retourne au signe.

Recommence par le premier tour.

DENTELLE (10 mailles).

1^{er} TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 rétrécie, 2 jetées, 3 unies.

2^e TOUR. — 4 mailles unies, 1 à l'envers, 1 unie, 2 à l'envers, laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 unie.

3^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 2 jetées, 3 unies.

4^e TOUR. — 4 mailles unies, 1 à l'envers, 2 unies, 2 à l'envers, laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 unie.

5^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 7 unies.

6^e TOUR. — Rabats 4 mailles, 3 unies, 3 à l'envers, laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 unie.

DENTELLE (8 mailles).

1^{er} TOUR. — 3 mailles unies, 1 en dedans, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie.

2^e TOUR. — 1 jetée, 2 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 1 en dedans, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

3^e TOUR. — 7 mailles unies, 1 en dedans, 3 unies.

4^e TOUR. — Rabats 3 mailles, 3 unies, 1 en dedans, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

EXPLICATION.

Faut-il te rappeler que faire 1 jetée, c'est passer le fil en dessus de l'aiguille; 2 jetées, passer le fil deux fois autour de l'aiguille; 1 rétrécie, tricoter deux mailles ensemble; 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, prendre 1 maille sans la tricoter, tricoter la maille suivante, jeter la maille qui n'est pas tricotée sur celle tricotée.

EXPLICATION DE LA PLANCHE BLEUE.

RECTO.

1, RICHE BORDURE pour couvre-pieds, ou toilette duchesse.

2, 3, 5, 7, ENTRE-DEUX, ou bordures plus basses que celle du numéro 1, pouvant servir d'encadrements, de pelotes, etc.

4, J. S., pour milieu de pelote.

6, C. B., idem.

8, 9, DESSUS DE PELOTES.

10, SERVIETTE A MARRONS.

11, DESSUS D'ÉDREDON (quart).

Ce riche dessin pourrait également servir pour nappe d'autel, dessus de lit ou rideaux.

VERSO.

4, 2, DENTELLES pouvant terminer la bordure n° 1 du recto.

3, 4, 5, 9, 10, 11, ENTRE-DEUX de différentes largeurs.

6, 8, FONDS pour rideaux, stores, ou dessus de fauteuil.

7, DESSUS DE SACHET.

12, VOILE pour fauteuil Voltaire; au bord s'adapterait parfaitement la dentelle numéro 1 ou numéro 2.

Afin de rendre la différence d'exécution que tu remarques entre les feuilles et les fleurs de cette planche, il suffit, en brochant le dessin sur un fond de filet, d'employer deux cotons : l'un assez gros pour les fleurs, et l'autre plus fin pour les feuilles, ce qui rend celles-ci plus légères, et donne à celle-là un relief charmant.

MODES.

Modes ! à ce mot, la charmante lectrice qui, le soir, à haute voix, fait part à toute la famille du contenu de son journal, la charmante-lectrice, disons-nous, voit l'assistance qui, jusque-là, avait à ses paroles prêté une oreille si attentive, se diviser en deux camps : la moitié de l'auditoire se dispose à écouter avec le plus profond respect les oracles de la mode, tandis que dans l'autre camp tout respire la froide indifférence et quelquefois le mépris. Messieurs les pères et les oncles dévient, non sans bruit, la gigantesque feuille sur laquelle avec bonhomie ils vont chercher des nouvelles, des fonds à céder et des maisons à vendre. Quant à messieurs les frères, sous prétexte que ce serait manquer à leur dignité que d'écouter de pareilles fadaïses, ils s'esquivent au plus vite.

Je te prie de croire, Jeanne, que je suis fort réjouie de cette désertion, car leur présence serait pour nous cause d'interruptions continuelles ; aussi, ce n'est point du tout le départ de ces messieurs qui cause la mauvaise humeur à laquelle tu me vois en proie ; mais c'est qu'en vérité, cette partie de notre tâche est la plus épineuse : faire part à nos amies des mille et une créations de cette divinité capricieuse et fantasque qui s'appelle la mode ; indiquer les changements presque quotidiens qu'elle fait subir aux différentes parties de notre toilette ; choisir dans ces métamorphoses celles qui, simples et de bon goût, ajoutent aux grâces de la jeune fille ; adopter ces dernières et rejeter bien loin celles qui, par leur excentricité ou leur affectation, appartiennent à un monde qui n'est pas le nôtre : voilà une mission délicate, sans doute, mais non pas impossible. Pour nous, c'est le plaisir, et voici le déplaisir : après avoir, avec une persévérance et un soin dignes d'un meilleur sort, pendant un mois entier, dans les salons et dans les maisons compétentes, recueilli les renseignements nécessaires pour accomplir ma tâche, fière de la belle gerbe que je rapporte, je me mets à écrire, et ma plume marche, marche.... sans pouvoir s'arrêter ; c'est que j'ai vu chez madame Gillard de si jolies lingerie, des bonnets si coquets, des cols et des manches, créations uniques en leur genre !... Comment taire encore les coiffures et guirlandes de la maison Beaussier ? Cette couronne de mariée au parfum si suave, qu'on la dirait épanouie sous le doux ciel de Nice ; et les merveilleux produits de nos fabriques de soieries, et les châles, et les dentelles !

Ici, c'est la pèlerine cardinale en guipure, qui fait d'un manteau de velours le *nec plus ultra* du genre ; là, le mantelet Chantilly si élégant sur une robe de satin, les fichus Marie-Antoinette, également en Chantilly, les uns unis mais à longs bouts, les autres garnis d'un volant, et qui font si bien ressortir la grâce d'un corsage décolleté.

Puis vient la galerie des toilettes légères et diaphanes : les robes de crêpe, de tulle, de tarlatane, aux volants en nombre infini, aux jupes relevées par

des fleurs, par des agrafes de diamants ou de simples nœuds de ruban.

Ce n'est pas tout, car les chapeaux, gracieux de forme, simples d'ornements et pourtant si distingués, réclament au moins un regard. Est-il possible de tarir...

Hélas ! oui, il le faut, et au plus vite encore, car ce n'est pas dans un lit large et profond que notre torrent d'éloquence peut courir à son aise : deux colonnes, ni plus ni moins.

Comprends-tu maintenant le sujet de mes impatiences ? Couper, retrancher, faire à chaque paragraphe des incisions, des amputations, réduire une œuvre complète, élégamment parée, à l'état de squelette, n'est-ce pas décourageant ?

Et dire qu'il serait si facile à nos amies de m'épargner cette torture ! car ce bulletin de modes si complet, ces renseignements de toutes natures, ces conseils sur la tenue d'une maison, ces descriptions de toilettes variées qui, tant de fois vous tireront d'embarras, ce travail consciencieux fait pour vous et dont vous ne profitez pas, cette œuvre complète, en un mot, est reproduite intégralement dans l'*Édition avec supplément*, où désormais 16 colonnes, et non plus 8, comme par le passé, lui seront consacrées, et où elle paraît toujours accompagnée de quatre gravures, dont celle que vous recevez peut vous donner une idée.

A ce sujet, une proposition : vous serait-il agréable de recevoir en deux fois cette *édition complète du Journal des Demeiselles* ? Le 1^{er} du mois le journal lui-même, et le 15 le *supplément* avec les gravures, c'est-à-dire tous les quinze jours des nouvelles de Paris ?

Votre silence sera pour nous une réponse affirmative, ce qui veut dire que nous prions nos abonnées auxquelles ce projet ne plairait pas, de nous le faire savoir dans le plus court délai possible, afin que dès le mois de mars nous puissions nous conformer au vœu de la majorité.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de bal ; jeune fille. — Robe de crêpe, à quatre volants garnis de ruches découpées, plissées à la vieille. Corsage décolleté, à pointe, avec draperie retenue par une agrafe de marguerites avec feuillage, Manches courtes, bouillonnées. Couronne de marguerites. Collier de perles.

Toilette de ville ; jeune femme. — Robe de satin. Jupe à trois rangs de bouillonnés, terminés par une guipure ou une passementerie légère. Corsage plat, montant, avec une garniture ornée comme les bouillonnés. Manches ouvertes, à jockey. Col et sous-manches en mousseline. Chapeau de velours blanc, avec écharpe plissée en velours mauve.

Costume de petit garçon. — Veste grecque avec jupe, en popeline soutachée. Écharpe de taffetas noir, garnie d'un effilé. Col et manches en jaconas. Chapeau Henri III, en velours, avec plumes de perdrix. Guêtres de drap.

Mosaïque

Après les journées de juillet 1830, on avait repris le ruban tricolore, mais M. Brifaut, l'académicien, s'en abstenait : « Halte-là ! lui dit un interlocuteur imprévu, pourquoi, citoyen, n'as-tu pas sur ton habit le signe de la liberté ? — Citoyen, lui répondit M. Brifaut en riant, c'est pour prouver que je suis libre. »

..

Le crêpe, cette étoffe si jolie dans les bals et si triste dans les deuils, se fabrique presque exclusivement dans le Dauphiné. Son travail, qui est délicat et minutieux, est réservé aux femmes. La belle fabrique de Renage, près de Rives, n'emploie que des jeunes filles, qui y vivent dans des conditions exceptionnelles de moralité et de bien-être.

..

HYMNE DE LA VIERGE AU BERCEAU DE SON FILS.

Les pailles de la crèche, enfant de Bethléem, sont aujourd'hui des fleurs, et même des roses ; demain elles seront du fiel.

Vous pleurez parmi la litière de paille ; c'est le froid que vous ressentez, et c'est aussi le chaud, mon beau petit enfant.

Dormez, mon agneau blanc, ma vie, ne pleurez pas ! Dormez dans votre chaume ; si froid qu'il vous paraisse, il n'est aujourd'hui que fleurs et même que roses ; demain ce sera du fiel.

Cette paille qui, pour vous abriter, monte légère à votre front, demain, changée en épines, vous deviendra une couronne cruelle.

LOPE DE VEGA.

..

De mon voisin,
De mon voisin,
Quand quelqu'un chez moi vient médire,
De lui je pense soudain
Qu'il en a tout autant à dire
Chez mon voisin,
Chez mon voisin.

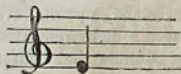
..

L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau. Jusque-là, l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent.

LAMARTINE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : *Qui plus a, plus convoite.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et comp. rue Amelot, 64.



PAQUET

CERVAIS

Editeur et Propriétaire, rue de la Colonne 19, Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

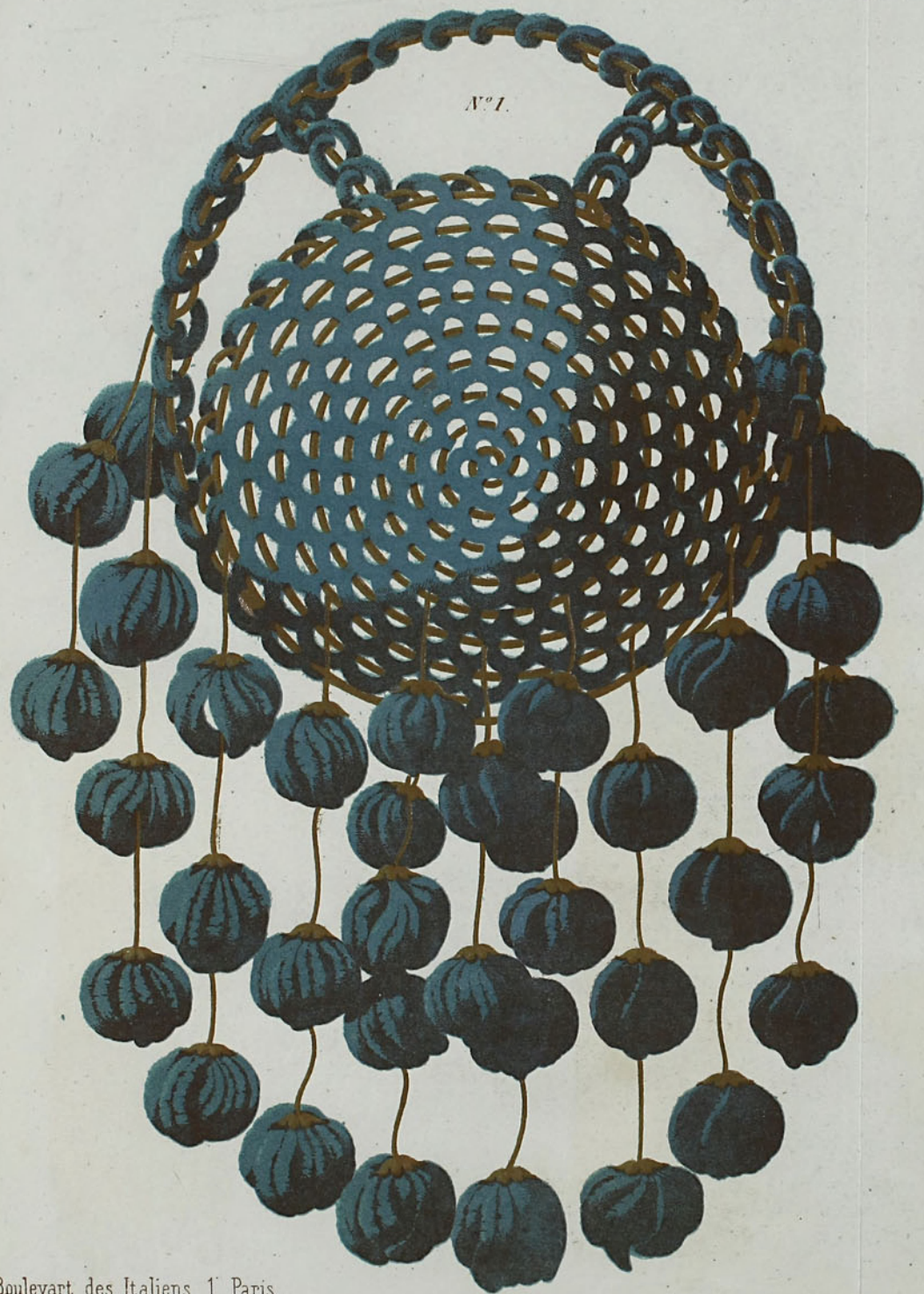
27^e année. Février 1859.

Desterbeeg Rue du Centre 222 Paris de Cologne à Bruxelles

N^o 11.

Amsterdam Desterbeeg Nieuwendijk 8, Over J. Nicolas Straat

Ayuntamiento de Madrid



Boulevard des Italiens, 1, Paris.



JOURNAL
des
DEMOISELLES.

Imp. Dupuy, pass. du Désir, 3.

